

1957 - SERIE 4 - N° 55/386
X X X I - A N N E E
B I M E S T R I E L

Vivre

d'Abord!

NE PEUT ETRE EXPOSEE
VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28-8-50)

Photo Russel G

VIVRE

REVUE DE DEFENSE
DE LA PERSONNALITE
ET DE LA DIGNITE HUMAINES

SECRETARIAT

Château d'Aigremont (S.-et-O.) - Téléph. 8

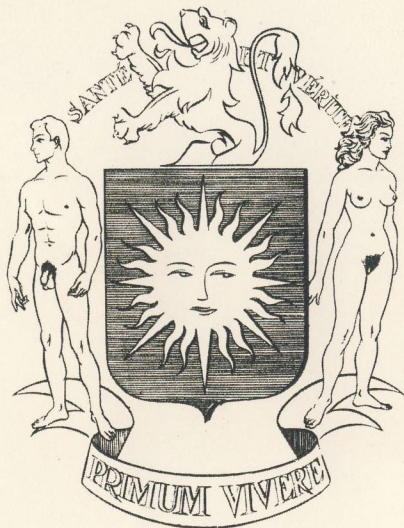
TARIFS DES ABONNEMENTS

(pour une série de 6 numéros)

France 1.870 fr.
Canada et Luxembourg 2.290 fr.
Etranger 2.620 fr.

En cas de changement de prix, les
abonnés seront servis jusqu'à concurrence
de la somme figurant à leur crédit.

Toute demande de changement d'adresse
doit être accompagnée de 50 francs en
timbres-poste.



Reproduction interdite
des textes et des illustrations

D'ABORD!

FONDEE EN 1926

Directeur
KIENNE DE MONGEOT

PARIS. - Ch. Post.: Ed. de Vivre 896-09

BRUXELLES. - C. P.: Ed. de Vivre 350-709

R.C. Versailles 74.209 - N° 1, O.P. 11.0009

« C'est le développement de la
personnalité humaine qui est le
but suprême de la civilisation. »

D' A. CARREL

COMITÉ DE PATRONAGE

IN MEMORIAM

- Emile BAËS, artiste peintre, membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Institut.
- D^r E. BOURGOIN, ex-stomatologiste, assistant des Hôpitaux de Paris.
- D^r DARTIGUES, président-fondateur de l'Union médicale latine.
- D^r DYE, de l'Institut de médecine coloniale de Paris.
- Comte d'ESPIE LE LA HIRE (Jean de La Hire), homme de lettres.
- Pierre FROUMENT, biologiste.
- Gabriel GOBRON, homme de lettres.
- Justin GODART, ancien ministre, membre de l'Académie de Médecine.
- Marcel HERVIEU, ex-rédacteur de *Je sais tout* et de *Vivre d'abord* !
- Pasteur Henri HUCHET, M.P.C.
- KESTENS, lieutenant général de l'Armée belge.
- Lucien LE FOYER, ancien député de Paris, vice-président du Bureau international de la Paix et président du Conseil national de la Paix.
- D^r LAIGNEL-LAVASTINE, professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
- Marc LANVAL, docteur ès sciences sociales (U.L.B.).
- Fernand LÉGER, artiste peintre.
- D^r LEGRAIN, médecin en chef honoraire des Asiles d'aliénés, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique.
- D^r H. de MARVILLE, ex-chirurgien-chef de l'Hôpital San-Francisco.
- Henri NADEL, inspecteur général des Bibliothèques.
- D^r PATHAULT, ancien interne des Hôpitaux de Paris.
- Gaston RICHARD, professeur honoraire de Sociologie à l'Université de Bordeaux, président d'honneur de l'Institut international de Sociologie.
- P^r Charles RICHET, membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Institut (ancien président du M.S.V.).
- D^r Robert SOREL, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ex-chirurgien des Hôpitaux du Havre.
- D^r G. SIMIONESCO, médecin-chef du Dispensaire Marie - de - Roumanie, secrétaire général de la Société internationale de recherches contre la Tuberculose et le Cancer.
- D^r Paul VIGNÉ-D'OCTON, homme de lettres, ancien député.
- Maurice de WALEFFE, secrétaire général de la Presse latine.

- D^r Johan ALMKVIST, professeur à la Faculté de Médecine de Stockholm.
- D^r ARAMA-MICHEL, professeur à l'École de Chirurgie dentaire.
- D^r Géo BELTRAMI, professeur à l'École de Médecine de Marseille, docteur en Droit.
- D^r Paul BLUM, ancien chef de clinique de la Faculté, médecin assistant de l'Hôpital Saint-Louis.
- D^r Maurice BONNARD, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
- D^r Jules BOUCHEZ, ex-interne des Hôpitaux.
- D^r BRAUN, ex-médecin de l'Hôpital français de Londres.
- D^r André BRUNEL.
- D^r CHERCHÈVE, stomatologiste.
- D^r J. CLAIR, médecin-chef du Sanatorium de Sylvabelle.
- D^r Marius DUMESNIL.
- D^r ESTÈVE, publiciste médical.
- D^r FAUVEL, directeur de l'Institut d'autosuggestion de Paris.
- D^r Ch. GUILBERT, anc. chef de laboratoire des Hôpitaux de Paris.
- D^r Norman HAIRE, Ch., M. M., président de *Sex Education Society*, Londres.

- D^r HERSCOVICI, membre de la Commission d'hygiène du Département de la Seine, correspondant national de la Société d'Anatomie comparée.
- D^r LAURENS, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
- D^r Gaston LAURET, chirurgien, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
- D^r Raymond LÉVY, dermatologiste des Hôpitaux.
- D^r Pierre MÉNARD, professeur à l'École de Psychologie.
- D^r L. OSSEDAT, médecin stomatologiste, ancien externe des Hôpitaux de Clermont-Ferrand.
- D^r PASSARINI, médecin en colonisation.
- D^r PIGEANNE, externe des Hôpitaux de Bordeaux.
- D^r Théo ROUX DE LAROQUE, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
- D^r P. RUSSO, docteur ès sciences naturelles, ingénieur hydro-géologue.
- D^r SCHMIDT, docteur ès sciences physiques.
- D^r G. SIAUVE-EVAUSY, ex-interne des Hôpitaux, ex-chef de Clinique, chirurgien de la Faculté de Lille.
- D^r Pierre VACHET.
- D^r Marcel VIARD, professeur à l'École supérieure d'Anthropobiologie.

PERSONNALITES

- René ARBURGER, amiral, ingénieur mécanicien général de la Marine.
- L. BARQUISSEAU, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- Lucien BLOCH-LARROQUE, attaché au Centre de Psychiatrie.
- Charles-Auguste BONTEMPS, homme de lettres, journaliste, orateur, ex-rédacteur en chef de *Vivre d'Abord* !
- Victor BOUIN, président de l'Association internationale de la Presse sportive, président d'honneur de la Presse sportive belge.
- Georges BOUSSENOT, ancien ministre, ancien député de La Réunion, délégué de l'Union française, président d'honneur du Syndicat de la Presse coloniale française.
- Félix CHEVRIER, vice-président de l'Association professionnelle de la Presse républicaine, président d'honneur de l'Union fraternelle des Vosgiens de Paris.
- Henri CHOMET, directeur de *La Revue du Centre*.
- F.-H. DISSEN, secrétaire de la revue hollandaise *De Zonnewijzer*.
- Ed. FANKHAUSER, directeur de la revue suisse *Die Neue Zeit*.
- André de FOUQUIÈRES.
- S. A. le prince de KAPURTHALA.
- Gérard de LACAZE-DUTHIERS, homme de lettres, grand-prix de l'Académie française.
- Albert LECOCC, président du « Club du Soleil ».
- Commandant Yves LE PRIEUR, de l'Académie de Marine.
- Jean LETORT, avocat, rédacteur en chef des *Archives du Droit médical*.
- Commandant MAGNIER, ancien capitaine de vaisseau.
- MALKOVSKY, professeur de rythmique.
- Yves MONTEL, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- E. MOSSÉ, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- Pierre PRUVOST, professeur à l'Université de Lille.
- André de RICHAUD, homme de lettres.
- Louis-Charles ROYER, homme de lettres.
- Arsène ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel d'Alger.
- Théodore VALENSI, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

LA GYMNOSOPHIE (Suite)

par KIENNÉ DE MONGEOT

Dans *Le Figaro* du 24 avril 1957, M. André Siegfried écrit : « Dans ce régime, où le facteur collectif tend à tout envahir, l'entreprise cesse d'être à la taille humaine : l'homme n'y est plus, selon la formule du philosophe grec, « à la mesure des choses ». Il n'y a plus guère de solutions individuelles et le droit administratif tend à pénétrer le droit tout entier ».

Ceci est vrai dans le domaine du travail, c'est aussi vrai dans le domaine de la personnalité humaine, donc dans celui de la vie privée des hommes. C'est ce qui est grave parce que l'être humain de notre siècle accepte cette situation, parce qu'il est intoxiqué, parce qu'il n'a plus conscience de la réalité, de ses besoins véritables et normaux : il n'a plus des besoins d'homme, mais bien des besoins de civilisé et de citoyen.

M. Siegfried est optimiste. Il espère et il trouve des raisons à son espérance dans les exemples de Varsovie et de Budapest qu'il considère comme « la revendication de la personne ». C'est là une erreur car ces révoltes sont des revendications sociales, non pas vraiment humaines. Les Américains auraient autant de saines raisons de se révolter contre leur mode *stupide, inhumain* d'existence. Ils ne le font pas parce qu'ils se croient libres. Ils le sont politiquement; ils sont des citoyens libres mais non pas des hommes libres de vivre humainement. Ils n'en sont d'ailleurs plus capables et les individus, sauf une infime élite du monde méditerranéen, en deviennent très rapidement incapables. Les révoltes de Varsovie et de Budapest ne sont que des révoltes politiques.

En vérité les hommes de notre époque sont comme émasculés lorsqu'ils ont à étudier, à concevoir tout simplement, leur raison d'être dans un monde régi par des lois infiniment supérieures, infiniment plus puissantes que celles édictées par leurs législateurs. Ne sont-ils pas béats d'admiration devant leurs découvertes ? N'en sont-ils pas imprégnés au point de ne pouvoir s'en passer pour vivre ?

Quel est l'homme moderne qui préfère se servir de ses jambes à l'utilisation d'une rapide voiture ? Il en va de tout ainsi et cela correspond au désir de suppression de l'effort indispensable à l'être humain. Or cette suppression de l'effort physique a une influence considérable sur l'esprit, qui dégénère. Certes, nous avons des savants, des polytechniciens, des esprits scientifiques extraordinaires. Puis ? Où cela nous mène-t-il ? Où sont les sages pour guider l'humanité ? Et la sagesse n'est-elle pas la suprême des sciences ?

**

Certes notre époque est celle de la peur !

Les hommes puissants ont peur de leur puissance; ils ont peur des hommes qu'ils ont asservis comme les pays dominateurs ont peur de ceux qui vivent sous leur dépendance. Les savants eux-mêmes craignent leurs découvertes dont ils hésitent à se servir même dans le domaine économique et leurs connaissances leur donnent le vertige comme s'ils se trouvaient au bord d'un précipice au fond duquel ils apercevraient leur ignorance infinie.

Tout ce qui était admis comme dogmes irréfutables s'avère périmé. La science moderne remet tout en question. De trop savoir nous ne savons plus rien et nous sommes obligés de réapprendre, de repartir sur des données nouvelles. Pensons-nous qu'il en sera toujours ainsi ? Point ! Nous vivons dans une incertitude absolue de ce que sera l'avenir tout en restant sûrs de nous-mêmes !

Or donc nous avons peur et de nos semblables et de nous-mêmes; nous avons peur de la solitude, du silence : nous avons peur parce que nous sommes des civilisés vivant dans

un monde artificiel; nous avons peur et de la vie et de la mort parce que nous ne vivons plus conformément aux lois naturelles, parce que nous avons la prétention insensée et le fol orgueil de vouloir sortir de notre humaine condition !

Depuis que l'humanité existe, depuis qu'elle pense, le caractère inconnaissable de la cause de toutes les causes, la régression. Elle cherche, en vain, une réponse satisfaisante à cette question. Les philosophies et les religions lui ont donné, dans cette recherche, plus que la science, une sorte de satisfaction...

Aux puissances universelles inconnues est venue s'ajouter celle de la science faisant disparaître en l'homme le peu de certitude que lui donnaient la foi et sa faible raison.

Comme l'autruche il croit se cacher en enfouissant sa tête dans le sable et il s'étourdit à l'aide de son progrès comme certains demandent aux stupéfiants l'oubli de leurs misères.

S'il consentait à accepter la réalité, s'il acceptait la nature et sa nature, l'homme trouverait consolation et apaisement.

Malheureusement l'être humain au stade d'évolution, ou de régression, auquel il est parvenu n'accepte pas la réalité de sa condition et de ce qui l'entoure. N'est réel pour lui que ce qui est issu de son esprit.

Il n'est pas maître de son extraordinaire progrès qui le dépasse et dans les autres domaines il vit d'utopies. Toujours parce qu'il se refuse à accepter ce qui est et sera éternellement.

C'est ainsi qu'il croit que la démocratie est le régime idéal. Or la démocratie mène au communisme, régime conforme à notre civilisation mais contraire à la nature humaine. Le régime naturel à l'homme est l'aristocratie, le gouvernement par les meilleurs hiérarchisés. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi. Il ne suffit en cela encore pour nous en convaincre que de regarder autour de nous où tout est ordonné conformément à l'aristocratie et à la hiérarchie. Le soleil est le souverain tout puissant et maître de la vie; les éléments, les animaux, les arbres, les plantes, tout est hiérarchisé et cependant chacun d'eux a sa vie propre et sa place est proportionnée à sa juste valeur, à sa puissance de vie.

L'égalité voulue par la démocratie est une erreur, sinon une tragique stupidité. Il suffirait pour s'en rendre compte de constater que la démocratie est prodigue de Science matérialiste, tandis qu'elle n'augmente pas la somme de l'Art, qu'au contraire elle le dénature. L'Art tend à devenir abstrait, intellectuel; il n'est plus sentimental. La pensée n'est plus spirituelle, elle est aussi devenue scientifique. La science est plus ou moins une possibilité pour chaque cerveau; elle va en quelque sorte avec cette sacro-sainte égalité tant recherchée, tandis que l'art et la spiritualité sont issus de la nature propre à chaque individu. L'art et la spiritualité, qui ont fait les civilisations, vont avec la justice qui est une recherche d'harmonie, d'équilibre et de beauté.

**

Dans ce long préliminaire, j'ai esquissé, très rapidement, ce qu'est notre époque confuse, chaotique où les générations ont des conceptions différentes de l'existence, où les lois sociales sont hybrides. C'est ainsi que le Code Napoléon, qui admet « la correction maritale », est toujours en vigueur, alors que la femme a été reconnue majeure ! Et les lois nouvelles sont si nombreuses qu'il est absurde de déclarer : « Nul n'est censé ignorer la loi », alors que ceux qui sont chargés de faire respecter les lois les ignorent en majeure partie !



Lucas Cranach (1472-1553). LE PARADIS (Vienne)

RECONSTRUIRE UNE ETHIQUE

DU PÉCHÉ ORIGINEL A TEILHARD DE CHARDIN

par Ch.-Aug. BONTEMPS

LE désarroi des esprits qui caractérise notre temps, l'incohérence où se débat la politique mondiale qui a trouvé son abcès de fixation dans la permanence de la guerre froide, ont d'autres raisons que la menace atomique.

Que celle-ci soit une réalité, il nous faut bien l'admettre, mais elle est moins une cause qu'une conséquence. Hormis les problèmes que posent aux savants les manifestations de la radioactivité — et qui ne devraient pas être insolubles dans la perspective d'une utilisation pacifique — la menace précise, celle de l'emploi des bombes, ressortit exclusivement aux conditions morales des rapports humains.

C'est ici — je le crois et ne suis pas seul à le croire — que se situe la cause fondamentale des incertitudes de l'esprit, aussi bien dans les collectivités que chez les individus.

En vérité, toute l'éthique est à reconsidérer, et à reconsidérer à l'échelle planétaire. Les deux tiers de l'humanité sont en voie de se libérer, non sans secousses, des dominations occidentales. Un tiers est plus ou moins inspiré dans son action par les vues du marxisme, moderne et athée en son essence, alors que ses adeptes ou ses obligés vivent encore selon des principes plurimillénaires. Les religions indouiste, taoïste ou shintoïste conditionnent pratiquement leurs réflexes individuels et sociaux. Une bonne partie de l'autre tiers obéit aux injonctions fanatiques de l'islamisme, lequel, dans la lutte de ses adeptes, joue un rôle de catalyseur où il retrouve ses forces d'expansion.



Quelle commune mesure existe-t-il entre des orientations de conscience et de sentiments qui datent de l'ère des clans

et des tribus, et les orientations qui seront, qui sont déjà largement, celles de l'ère des superviventes et des interdépendances universelles? Il n'en est qu'une, la mesure même de la nature humaine, inchangée et inchangeable en son fond, mais dont la plasticité congénitale n'a cessé de s'adapter au monde extérieur.

A cette adaptation, trop lente par rapport à l'extrême rapidité des actuels bouleversements physico-biologiques, il est deux conditions premières dont les penseurs commencent seulement de s'aviser. D'abord, l'acceptation réelle, positive et non plus seulement philosophique, de l'équivalence potentielle de toutes les races d'hommes. Ensuite, et ceci découle de cela, le renoncement à la croyance fallacieuse que notre civilisation, la civilisation occidentale et chrétienne, est intrinsèquement supérieure et immuable en ses principes.

Elle le fut, incontestablement, durant des siècles. Son histoire est riche de découvertes, les peuples qui lui échappent aujourd'hui ne le font qu'en lui empruntant sa science. La justification même de leurs révoltes et de leurs révolutions est conformée aux idéaux de nos philosophies.

De le constater nous incline à un dangereux confort intellectuel. Tout au plus n'admettons-nous notre décadence trop évidente qu'en tant qu'accident provisoire de l'évolution. Volontiers, nous la proclamons plus apparente que réelle, résultant moins des situations révolutionnaires du siècle que d'un trop grand oubli des exigences de notre génie.

Sans minimiser les qualités particulières de notre peuple, en regrettant plutôt qu'il n'en soit pas fait un bon usage, on doit dire qu'une telle vue n'incline à rien d'autre qu'au retour à des comportements traditionnels mal compris. On

les confond, en effet, par paresse d'esprit et molle inclination à un conservatisme désuet, avec un retour aux sources.

Revenir aux sources, c'est d'abord les situer exactement. C'est aussi savoir que l'on ne peut, sous le signe dominant de l'électronique, les laisser couler au hasard des pentes et s'enliser dans les sables et les tourbes. C'est à cet enlèvement que reviennent, sans bien s'en rendre compte, les foules reprises un peu partout par la religiosité primaire d'une morale de sentiment, presque aussi vieille que le bouddhisme, plus ancienne que l'islamisme, tout autant que l'une et l'autre inadéquates aux impératifs de notre vie nouvelle, du moins sous les divers aspects de ses formulations archaïques.

Déjà, c'est une erreur de conséquence que de mettre l'accent sur une origine seulement chrétienne de notre civilisation, c'est nous couper des cultures initiales les plus fécondes. Notre civilisation est proprement occidentale, méditerranéenne et, surtout, hellénique.

Toute la philosophie laïque et toute la philosophie religieuse chrétienne — qui par tant de points se rejoignent — sont d'avance contenues dans les essais des philosophes grecs et alexandrins, des Thalès, des Démocrite et des Anaxagore, inventeurs des sciences, aux Aristote et aux Philon dont la substance passera dans le christianisme. Nos tendances alternées de matérialisme et de spiritualisme se retrouvent, semblables à elles-mêmes, dans le naturalisme épicurien et la rigueur stoïcienne, dans la maïeutique socratique, le scepticisme pyrrhonien, la dialectique platonicienne qui nous inspirent encore.

On ne devrait pas oublier que la flambée du mysticisme chrétien, sur les cendres chaudes du judaïsme adultéré sous l'occupation romaine, fut très tôt contrainte aux nécessités de la terre par un rationalisme catholique mûri en Occident. Car il est une certaine forme catholique d'un rationalisme dialectique. Si l'Eglise eut ses moines mystiques et passionnés, ses inquisiteurs cruels et fanatiques, elle eut aussi ses

Albert le Grand commentant Aristote et les auteurs arabes, instruisant un Thomas d'Aquin. Elle eut ses Abélard et ses Roger Bacon tournés vers la connaissance scientifique. Elle eut sa crise des Temps modernes lorsque, les Grecs étant retrouvés, le christianisme s'ouvrit au libre examen.

C'est cette aventure de l'intelligence, cette curiosité des idées et des choses, ce parallélisme et ces interférences des doctrines en constant renouvellement, ce refus de l'ankylose et de l'enkystement, qui caractérisent la civilisation de l'Occident. C'est cela et non l'automatisme des coutumes qui constitue son authentique tradition. C'est à cela qu'il faut revenir.

Ce n'est pas le moins curieux de la vie intellectuelle du siècle de l'atome que la philosophie rationaliste, qui aurait dû s'y épanouir, s'y soit dissociée. Tirillée entre un marxisme qui se l'annexe et la défigure, un existentialisme ambigu qui la détruit d'autre façon, un relativisme qu'elle n'est pas parvenue à s'intégrer et — pour tout dire — recouverte par les vagues du conflit qui oppose Rome à Moscou, elle couve en silence des pensées qu'on a de toutes parts proclamées inactuelles. Ne serait-ce pas que leur rigueur va trop droit au cœur du réel pour être en ce moment supportable?

Il reste que cette carence d'un rationalisme objectif se fait chaque jour plus sensible. Il reste que la morale d'inspiration chrétienne, tout comme les morales de l'Orient, n'a pas jusqu'ici éliminé ses éléments de sénilité. C'est là tout notre drame : nous vivons une vie personnelle selon une morale bimillénaire dans un milieu social en pleine adolescence. Nous sommes, en quelque sorte, assis par terre, entre une morale qui craque de partout et une morale dont le squelette est si mol encore qu'il ne peut nous soutenir.

Des penseurs catholiques ont été des premiers à se rendre compte que ne saurait durer longtemps cette position inconfortable. Attachés au christianisme ou, plus intimement, à leur foi chrétienne, ils en ont compris l'inadaptation aux

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité » comme la placidité sexuelle naît de la satiété visuelle de corps entièrement nus.

Les vrais « nudistes » ne le sont plus du fait que la nudité la plus absolue les laisse absolument indifférents. Elle ne les intéresse qu'autant qu'ils en retirent des bienfaits pour leur santé et une conception plus saine de ce qu'ils sont et de ce que devrait être la vie : ce ne sont plus des « nudistes » mais des « gymnosophes ».

Photo Nérison



connaissances actuelles. Ils s'efforcent de retrouver les véritables postulats qui ne peuvent être que biologiques.

Les voici quelques-uns qui s'engagent dans la voie ouverte par le père Teilhard de Chardin et qui est la bonne voie, de leur point de vue. J'entends la bonne voie qui conduit aux éthiques à dégager au service des générations qui viennent. Il ne m'appartient pas de rechercher, sur le plan de la théologie, si l'Eglise a tort ou raison de ne pas s'empresse sur ce chemin. Mais il est de fait qu'en interdisant, du vivant de Teilhard de Chardin qui s'inclina, la publication de ses œuvres essentielles, elle concentra sur elles l'attention la plus vive des catholiques pensants.

*

Que vaut, aux yeux d'un rationaliste, la transposition, toute pascalienne, des « faits » dépassés qui restent liés aux dogmes, en thèmes symboliques sur quoi ne puissent avoir prise les démentis de la science? Fort peu sans doute, mais ce n'est pas ici mon propos. Ce qui compte, c'est que le sentiment religieux, propre à chaque personne, soit dissocié des données biologiques communes à tous, que, situé dans un plan tout subjectif, il ne soit heurté ni ne heurte dans le plan objectif des réalités qui est celui du social.

FOLLES PENSÉES D'UN FOL

Je vous prie d'agréer mes félicitations pour tant de judicieux aperçus, de sages observations et méditations qui prouvent combien votre titre est en désaccord avec la substance de cet ouvrage.

J'en ai pris connaissance avec beaucoup d'intérêt, et les illustrations qui précèdent chacun des grands chapitres contribuent à rendre cette lecture fort agréable.

Georges LECOMTE.

Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Voilà un livre qui mériterait d'être diffusé à des millions d'exemplaires. Vous avez fait un chef-d'œuvre qui à lui seul suffit à vous classer parmi les grands penseurs de notre temps.

J'admire non seulement la profondeur de votre pensée, mais également et non moins, la franchise du réalisme exprimé dans un style étincelant.

Professeur honoraire E. SCHAUB-KOCH,
Lauréat de l'Institut (Genève).

Kienné de Mongeot est loin d'être un fol, comme il le dit, — il est vrai qu'aujourd'hui ce sont les sages qui font figures de « fols », voulant n'obéir qu'à la raison, à l'époque où les fous et demi-fous n'obéissent qu'à leurs passions. Il le prouve dans son nouveau livre, qui est le résumé de tant de beaux ouvrages et d'une action magnifique, menée depuis trente ans pour l'émancipation de l'individu par la gymnosophie, qui est l'art de vivre en beauté. Nul n'a plus fait que Kienné de Mongeot pour délivrer l'être humain des coutumes surannées et des préjugés traditionnels, fruits de l'hypocrisie, de l'habitude et de l'absence de penser. Se demander le pourquoi de tel geste, rejeter par-dessus bord les slogans grégaires et impératifs d'une morale immorale parce qu'elle est en contradiction avec les lois de la nature, les seules lois auxquelles un homme vraiment intelligent entend se soumettre, agir en accord avec ses idées, lorsqu'elles sont conformes à la vérité et à la vie, tels sont entre autres préceptes ceux du gymnosophe, l'homme qui entend se libérer physiquement et moralement des traditions sans fondement et vivre sa vie en harmonie avec lui-même et les êtres qui l'entourent. Pour lui, la beauté, beauté des esprits, beauté des âmes, beauté des corps, et par beauté il ne s'agit pas ici d'une vague entité mais d'actes réels et précis, c'est pour l'individu l'unique raison d'exister.

Il est remarquable que le père Teilhard de Chardin ne rattache sa foi qu'à la seule conviction où il fut de la révélation christique. Pas une ligne, dans son magistral exposé de l'évolution, spécialement de l'apparition et de l'évolution de l'homme, n'évoque l'insoutenable mythe de l'Adam et de l'Eve bibliques. Il s'ensuit que disparaît par omission le péché originel qui en découle. Or le péché originel est la clé de la morale chrétienne. Il est la cause primordiale de la difficulté où nous sommes de fonder une morale biologique de consentement unanime.

Que, sans avoir renoncé sa religion, un savant père jésuite ait pu dominer des évidences de cet ordre, cela ne permet-il pas une large ouverture sur les perspectives conceptuelles de notre destin? Au surplus, il résulte des vues de Teilhard de Chardin — encore que je ne le suive nullement en ses conclusions et en ses extrapolations mystagogiques — une transcendance du sentiment religieux, dégagé des impédiments temporels, qui ne heurte pas un athéisme conscient des limites du savoir.

Voilà qui rétrécit singulièrement le malencontreux fossé creusé entre des pensées, différentes sans doute, mais également attachées à résoudre les problèmes qu'ont posés, au plus grand dam de nos certitudes passées, les implications des monstrueuses machineries qui, de toutes parts, nous cernent.

Ces Folles Pensées d'un Fol (dont le vrai titre serait les Sages Pensées d'un Sage) « sont dédiées à tous ceux innombrables, qui passent sur cette terre sans y avoir vécu vraiment ». On peut dire que la majorité des gens qui peuplent la planète sont dans ce cas.

J'ai été heureux de lire en tête de l'ouvrage la préface de mon cher ami Jean de la Hire, de Banyuls-sur-Mer, avec lequel nous fondâmes en 1900 l'école synthétique en poésie, et qui depuis s'affirma comme un maître dans le roman scientifique d'anticipations. Je ne l'avais jamais perdu de vue et je le retrouve tout entier dans cette magistrale préface. Il y fait remarquer que Kienné de Mongeot est plus que le promoteur d'un centre de nudisme, que n'est-ce là qu'une étape dans l'affranchissement spirituel des êtres humains.

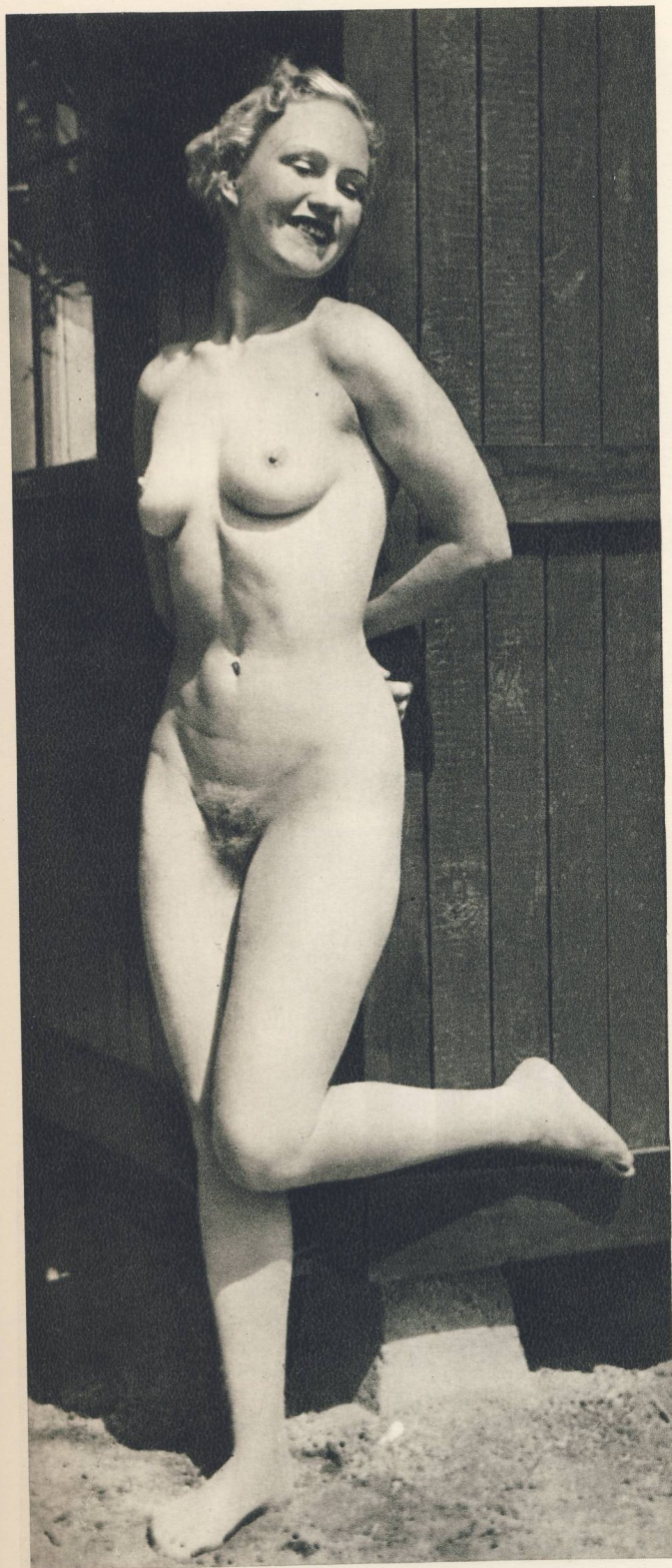
Que d'admirables pensées il faudrait citer dans ce remarquable ouvrage que tout homme soucieux de vérité et de beauté — les deux vont ensemble — devrait posséder comme son livre de chevet. L'auteur aborde tous les sujets qui intéressent l'existence quotidienne. Il dit, entre autres vérités : « Qu'est-ce que la pensée qui n'est pas suivie d'un acte d'une incontestable utilité? » Je lis plus loin : « L'être équilibré est celui qui donne une légitime satisfaction aux besoins de son esprit et de son corps. Son intelligence et son bon sens règlent les uns et les autres ». Et encore : « Celui qui fait converger les aspirations de tous ses « moi » vers un idéal trouve la quiétude. Il se gouverne aisément ». Sur le progrès (extrait du chapitre sur la Société, Civilisation, Lois, Tyrannie, Dictature) : « Le progrès matériel, qui aurait dû libérer l'homme, au service de la Société, fait de l'homme un esclave en lui ôtant toute initiative, amoindrissant ainsi ses facultés les plus nobles ». Et ceci qui n'est point pour me déplaire : « Il doit faire de sa vie une œuvre d'art », ce qui est l'essentiel de ce que j'ai appelé, dès 1896, l'Artistocratie (ne pas lire aristocratie). Combien d'autres pensées, sur tous les sujets, la liberté, la vérité, la morale, les vertus, les vices, tout ce qui intéresse l'homme, seront pour le lecteur un sujet de méditations. Je veux encore citer cette pensée qui est loin d'être celle d'un fol : « Le sage est celui qui trouve le moyen de vivre entre les flammes de la folie et les glaçons de la raison ». Tel est le résumé de ce livre, remarquablement illustré par René Garcia, et qui fait le plus grand honneur à son auteur auquel nous devons une douzaine d'ouvrages, qui ont tous eu un succès mérité, parmi lesquels je me bornerai à citer L'abbé chez les fous et Ma tante chez les nudistes.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS

C'EST DU NORD AUJOURD'HUI

QUE NOUS VIENT LA LUMIÈRE

par le Docteur RUSSO



J'AVAIS eu déjà divers renseignements sur les comportements actuels des jeunes gens de Suède dans diverses circonstances sociales, et notamment en ce qui concerne le respect de la loi touchant les contacts interhumains socialement définis et au contraire la totale liberté dans tout ce qui est de signification individuelle. J'avais estimé cette façon d'envisager les choses comme éminemment recommandable. N'est-ce point là le but que nous poursuivons à « Vivre » ? Faire de chaque homme un être totalement libre en tant qu'individu, mais essentiellement respectueux de ce qui a été décidé d'un commun accord pour protéger précisément cette liberté de chacun.

Et voici que me tombe sous les yeux un article de la plus haute valeur, publié dans le numéro de février 1957 de la revue « Réalités », par Danielle Hunebelle et dont la lecture m'a confirmé dans l'excellente impression d'ensemble que me donnaient certains comportements des jeunes de Suède.

Mais cette lecture m'a donné aussi une double impression faite de sentiments diamétralement opposés.

D'une part, la netteté, l'objectivité des faits, relatés de façon parfaite, force l'admiration pour cette étude. D'autre part le conformisme qu'elle laisse paraître à l'égard des opinions des pasteurs protestants, luttant au nom d'une morale soi-disant chrétienne contre des coutumes soi-disant païennes, donne à l'esprit de celui qui juge en toute objectivité un certain malaise.

De quoi s'agit-il ? L'auteur, sous le titre « La jeunesse qui scandalise le monde entier » nous présente un tableau de la vie des jeunes en Suède et nous fait voir ces enfants au teint de pêche, aux belles dents saines en fer à cheval, aux yeux francs, hardis, aux attaches solides qui savent tout de la vie dès l'âge de 14 ans et changent souvent de partenaire; et prônent l'égalité absolue des sexes et disent : « Quand l'un a assez de l'autre, il s'éloigne sans drame, nous ne pensons pas au mariage, nous avons toute la vie pour cela », et « cela » se fait à la sauvette au domicile des parents, ou chez un ami, ou dans les parcs, l'été... Et il y a 27.000 filles-mères en Suède, si protégées par la loi qu'on a vu cinq pères présomptifs se cotiser pour entretenir le même enfant jusqu'à l'âge de 16 ans ».

Et dans ce milieu de totale liberté sexuelle entre jeunes, on ne voit pas davantage les parents mettre la moindre objection au mariage de leurs enfants. Et la vente des produits anticonceptionnels est réglementée de façon totalement libérale par la loi. La loi encore autorise l'avortement médico-social; l'association des homosexuels donne des conférences de presse; l'éducation sexuelle est obligatoire dans toutes les écoles; les pères sont dans l'obligation d'entretenir leurs enfants quelle que soit la modalité de leur naissance, jusqu'à 16 ans.

Et c'est tout cela qui « scandalise » paraît-il le monde entier. En légende d'une superbe photo de jeune Suédoise, est exprimé ce scandale, mais aussi sa contrepartie. « Un paganisme tranquille se reflète sur le visage de la jeunesse Suédoise. Comme elle, anarchique dans sa

Photo Anton B. Svensson

Les femmes suédoises n'ont jamais eu à souffrir du préjugé de la pudeur corporelle du fait qu'elles ont été habituées, dès leur naissance, à vivre nues en famille.



Photo Vivre

L'allée de tilleuls qui conduit de l'entrée du parc au château d'Aigremont, siège du Centre international de la « gymnosophie » où sont situés les stades du « Sparta-Club » réservés à l'élite des adeptes de la gymnité intégrale.

vie privée et disciplinée dans sa vie publique, la Suède peut être à la fois un objet de scandale, par l'extrême liberté de ses mœurs et un exemple par son respect de la loi et son sens des responsabilités sociales ».

Et en effet, la loi est ici « chose sacrée et incorruptible, il n'existe pas d'exemple de fonctionnaire malhonnête, ni de favoritisme dans l'administration; l'origine ne joue aucun rôle, chacun a sa chance au départ; le concept de classe sociale a disparu; élevés aux frais de l'Etat, soins médicaux compris, tous les enfants reçoivent gratuitement une formation scolaire et professionnelle qui leur permet de se classer parmi les meilleurs techniciens du monde... toutes les libertés sont respectées, l'homme peut faire ce qu'il veut de son corps sauf l'exploiter; la prostitution n'existe pratiquement plus, la dot non plus. Les politiciens sont foncièrement honnêtes. On apprend dès l'enfance aux gens à vivre ensemble, on leur donne de bonnes manières, le sens de l'entraide et de la responsabilité collective, l'éducation se fondant sur la formule que Sartre a oublié d'inventer : « Le paradis, c'est les autres ».

Mais à côté de l'élément scandaleux pour les antisexualistes, et de l'élément d'admiration pour ceux que peine l'insuffisant esprit social de la plupart de nos contemporains, existe un terrain qui ne peut satisfaire personne. « La rue, où des garçons de 19 ans, vêtus comme des dandies, feutre gris et petit pardessus arrêté au genou, ivres morts, chantent et se cognent aux passants, les genoux mous, marchant comme des crabes, sur le côté; des étudiants qui, par hygiène, se soûlent à l'aquavit, plusieurs fois par mois; le record du monde des vols de voitures et mobylettes... Les garçons qui applaudissent au cinéma quand les hommes battent les filles... ».

Ainsi nous voici en face d'un triptyque avec un volet qui est la totale liberté individuelle, un second volet qui est celui de la stricte obéissance de tous aux prescriptions légales, mais aussi un troisième volet qui nous fait voir un manque de domination à l'égard des pulsions nocives, un insuffisant contrôle de volonté.

Or si notre auteur met bien en valeur isolément le volet de l'obéissance à la loi, il traite à la fois et en liaison l'un avec l'autre le volet de la liberté individuelle et celui de la soulographie. La présentation de ces deux volets est faite aux premier et second alinéas de l'article, en série continue. On fait un ensemble de la liberté sexuelle, de la responsabilité des pères, de la soulographie à l'aquavit, des vols de voitures, de la folie du cinéma, de l'avortement, des enfants partant faire à deux des voyages, de l'indifférence religieuse des jeunes, des compétitions sportives où se mêlent filles et garçons, des lycéennes demandant un congé de grossesse, du nombre des divorces (1 sur 6 mariages).

Au troisième alinéa, on donne les caractéristiques touchant le respect de la loi, et cela est opposé au global constitué par le contenu du premier et du second alinéas qui chevauchent sans cesse l'un sur l'autre, comme si l'alcoolisme et le vol pouvaient être réunis avec la liberté sexuelle.

Et l'auteur déclare très clairement : « Une jeunesse si amoralisée d'un côté, une telle perfection de l'autre, dira-t-on, est-ce possible ? Pour de multiples raisons, la Suède n'est pas un pays comme les autres ».

Ainsi l'auteur considère comme aussi amoralisée la liberté sexuelle que le vol ou l'ivrognerie, et attribue à des conditions géographiques et démographiques particulières ce qui, à mon avis, tient seulement au fait que les Suédois ont tenté de mettre chaque chose à sa place. Pour que les humains soient en équilibre mental et n'aient pas désir de se dresser contre ce qui a été désiré par la collectivité, il faut que cette collectivité ne leur impose pas des choses opposées aux tendances naturelles non agressives. Pour les jeunes Suédois, les rapports entre garçons et filles ne posent pas de problèmes : « Tout ce qui est naturel est bien. Ces petits païens n'ont pas le sens du péché ».

Il peut paraître surprenant que notre auteur n'ait pas vu ce qu'est précisément ce sens du péché touchant la sexualité, (que n'avaient pas les Grecs, et qui est venu en Europe par les immixtions judéo-sumériennes dans le christianisme), qui est à la base du complexe de culpabilité que l'on voit créer un état constant de non-satisfaction chez la plupart de nos contemporains.

La raison de cette appréciation inexacte paraît assez simple. Depuis des millénaires, les humains ont tous pensé que si la vie est chargée de peines et de déboires, c'est à titre de sanction contre une faute ancienne de l'humanité. Sous des formes diverses suivant les civilisations, cette idée de faute ancienne a régi le comportement de l'homme à l'égard des puissances supérieures, qu'elles soient vues comme multiples (polythéisme) ou unique (monothéisme). Donc l'homme se sent coupable et il doit se comporter en fautif repentant, il doit faire pénitence, il offrira des holocaustes, il se privera de joies naturelles, et s'il se laisse aller à ces joies, cela lui attirera la colère divine. Chez les Grecs toutefois, cette notion est plus nuancée. Pour eux, les dieux ne diffèrent des humains que par la puissance, si donc on leur offre des sacrifices honorant cette puissance, cela suffit et l'homme pourra sans danger se livrer à la joie. Chez les peuples à mystique plus sombre, la divinité est vindicative, elle n'admet pas que l'on fasse quoi que ce soit sans sa permission et elle éprouve joie à édicter des ordres qui sont « selon son bon plaisir ». Iaveh formule ses prescriptions sans leur donner autre raison que celle-ci : « Je suis le Seigneur

Sous l'ombrage de beaux arbres séculaires d'autres allées conduisent aux stades et à la piscine. Une sentence latine y accueille les adhérents par ce conseil : « Ut filii lucis ambulate », c'est-à-dire : Conduisez-vous comme des enfants de la lumière. (Paul aux Ephes, chap. 5). « Or le fruit de la lumière est toute bonté, justice et vérité ».

Photo Vivre



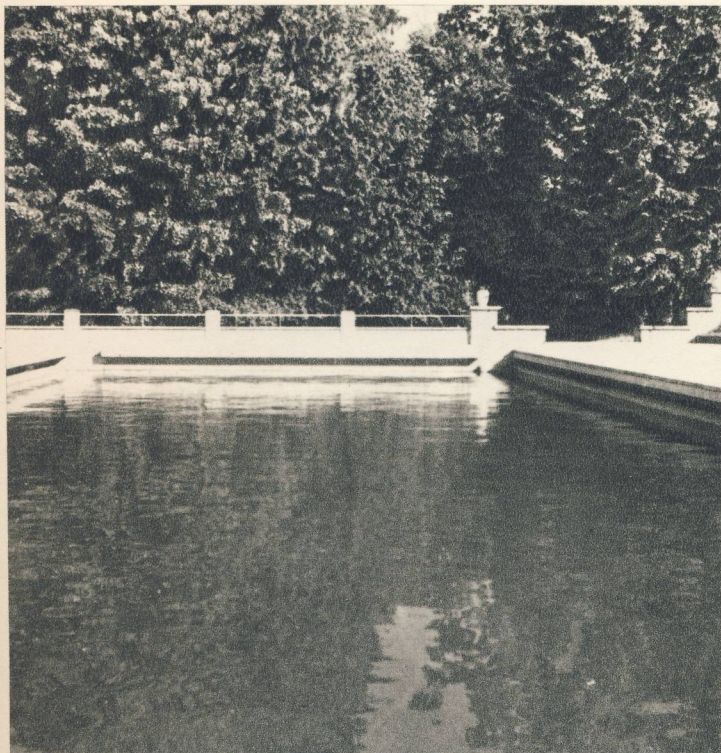


Photo Vivre

Puis vous arrivez à la magnifique piscine olympique qui est aussi une belle pièce d'eau décorative encadrée de verdure et de roses.

ton Dieu». (Notons que chez des peuples primitifs, ces prescriptions sont très justifiées, mais elles ne le sont plus en un pays de haute culture comme la Suède.)

Aussi, la contrainte continue créée de la sorte provoque des tentatives insurrectionnelles dans l'esprit de certains. Ils veulent se libérer de cet écrasement et alors ils dépassent la sage mesure. S'étant libérés de la crainte de recherche de la joie, ils ne se contentent pas de « tenir pour bien tout ce qui est naturel », ils veulent faire tout ce qui leur plaît, sans s'occuper de savoir si cela peut être nuisible à autrui ou à eux-mêmes. C'est là le déséquilibre que l'on voit se manifester chez les jeunes Suédois.

Ils chassent l'idée de péché et par conséquent pratiquent la sexualité librement. Mais ils ne savent pas s'arrêter à ce stade et comme l'alcool leur plaît, ils en boivent (nuisance à l'égard de leur propre organisme) ou, comme ils veulent se promener, ils volent les voitures (nuisance à l'égard d'autrui). Et on assiste à ce paradoxe d'un pays où la loi, dans ses applications touchant les rapports sociaux, est strictement respectée, et ne l'est plus dans les rapports individuels. On ne volera pas l'Etat, mais on volera les particuliers.

C'est cette distinction entre la recherche de plaisirs physiologiquement normaux et la liberté de nuire que M^{me} Hunebelle n'a pas mise en lumière.

Si l'on fait cette discrimination qu'elle n'a pas réalisée, on voit apparaître la situation des jeunes en Suède comme une tentative pour ainsi dire subconsciente et réflexe de construire un nouveau cadre de société, où précisément serait considéré comme bien, « tout ce qui est naturel » et cela seul, alors que dans les sociétés actuelles sont considérés comme bien nombre de faits non naturels.

Comme dans toutes les tentatives de ce genre, qu'il s'agisse de la révolution des prêtres d'Aten en Egypte ancienne, de celle d'Angleterre, de la Révolution française, de celle de 1848, de celle de la Russie soviétique, il y a d'abord des désordres, et ce n'est que peu à peu que se rodent les surfaces de friction et que se réalise, en un temps éminemment variable, un équilibre, d'autant plus vite atteint que le peuple en cause est plus évolué intellectuellement.

Ici, le désordre vient de la confusion entre les joies normales et les désirs. On aboutit, comme le fait bien remarquer l'auteur, à un mépris de toute pensée dégauchée du matérialisme. On ne cherche qu'à réaliser ce qui plaît. Les notions d'honneur, de religion, de charité sont étrangement mêlées à l'appétit de satisfactions artificielles.

Si « le paradis c'est les autres », il n'en demeure pas moins que « quand l'un des deux en a assez de l'autre, il le quitte sans drame... et sans s'occuper de savoir ce que l'autre en pensera.

Voilà le grand danger de la situation actuelle. Elle est nettement déséquilibrée et ne peut subsister ainsi, pas plus d'ailleurs que celles existant dans les sociétés à contraintes. Il faut qu'un tassement se produise, mais cela ne devrait nullement être une cause de scandale. La révolution de la Réforme a scandalisé les hommes du temps de Luther et de Calvin, et cependant elle est maintenant parfaitement admise. Il en sera de même pour l'expérience suédoise.

Mais on ne saurait manquer de remarquer que si la liberté sexuelle, sagement réglée par les intéressés eux-mêmes, est chose naturelle, et, comme telle, souhaitable, il est bien impossible de tenir pour naturels l'avortement, l'alcoolisme, le vol, qui ne constituent à aucun degré des phénomènes naturels et dont l'interdiction ne constitue qu'une sauvegarde à l'égard des attentats contre soi-même ou contre autrui.

Bien des gens sont portés à grouper dans un même ordre d'idées la liberté sexuelle et la licence des mœurs, ce qui provoque couramment de graves erreurs.

Liberté n'est pas droit de faire tout ce qui plaît, mais non-empêchement à faire ce qui est utile ou agréable pour soi ou pour autrui, sous réserve que cela ne nuise à personne. Nous sommes loin de la libre fantaisie qui semble actuellement le lot des jeunes Suédois. Mais je le répète, ce n'est là que le début d'une expérience et comme le dit M^{me} Hunebelle, citant un pasteur de Stockholm : « La jeunesse traverse une crise. Faites-lui confiance, elle est raisonnable, elle retrouvera son équilibre ». Et si le monde est scandalisé de ses comportements, c'est que, d'une part, il voit toutes choses à travers des habitudes de pensée qu'il ne cherche même pas à éliminer, car rien n'est à la fois plus inconscient et plus tenace qu'une habitude et, bien souvent, même devant des faits démonstratifs de la nuisance de cette habitude, on ne parvient pas à s'en débarrasser, et d'autre part, parce qu'il y a effectivement un mélange de choses excellentes et de choses très mauvaises dans le comportement des jeunes Suédois.

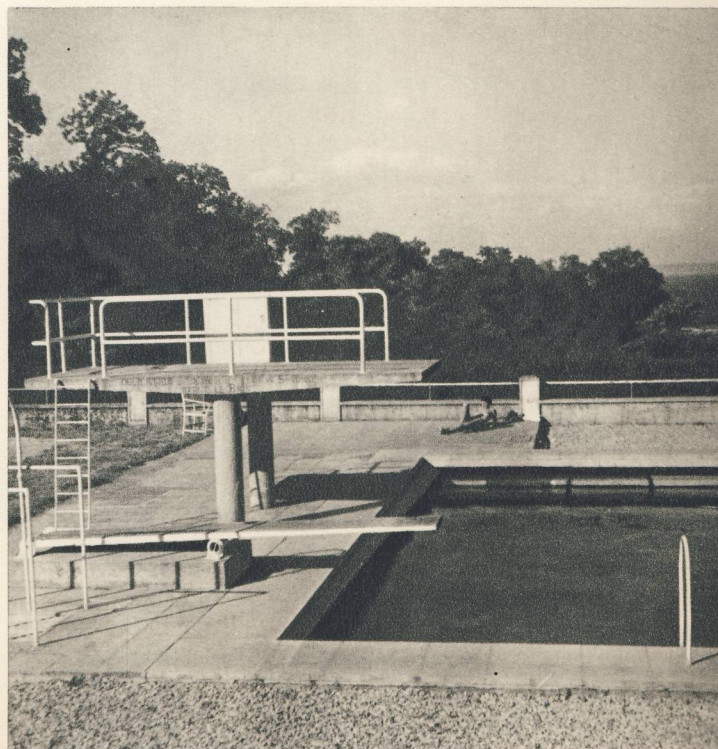
Mais, à mon avis, il ne faut pas mettre la liberté sexuelle dans les choses mauvaises, à condition qu'elle ne comporte pas l'avortement, les abandons et les divorces.

L'étude de M^{me} Hunebelle mérite les plus grands éloges et éclaire de façon remarquable une révolution qui commence. La Suède, une fois de plus, ouvre la route aux « lumières » mais comme l'a fait la France en 1789, elle le fait dans le désordre et de graves erreurs.

Sachons discerner dans ce qui se présente ce qui sera susceptible de faire disparaître l'écrasement sous la crainte du « péché » dans sa forme orientale. Le seul péché à envisager ici c'est le péché contre le prochain. Le grand commandement, comme l'a dit le Christ, c'est l'amour d'autrui. Dans les comportements des jeunes Suédois, seul devra subsister ce qui tend à ce but et tout le reste devra disparaître.

Lieu paradisiaque et idéal pour les bains d'air, d'eau et de lumière d'où la vue s'étend jusqu'à un vaste horizon en passant par-dessus la forêt de Saint-Germain.

Photo Vivre



LES BIOLOGISTES S'INQUIETENT DE L'AVENIR DE L'HUMANITÉ (1)

LA TECHNIQUE VA TROP VITE par

le Professeur HEIM
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Ces jours-ci se réunit à Bruxelles le Comité exécutif de l'« Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources ». Cet organisme, comme son nom l'indique, a pour but de protéger la nature, non pas pour le seul amour des belles choses, mais parce que l'existence même de l'homme se trouve menacée par l'amenuisement quotidien du « capital naturel » du monde. L'un des savants qui participent à cette réunion a bien voulu nous dire quelques-unes des raisons qu'il y a d'envisager l'avenir avec inquiétude si les techniciens et économistes continuent d'ignorer le cri d'alarme des biologistes. Il s'agit du professeur Roger Heim, membre de l'Institut de France et directeur du Museum d'Histoire naturelle de Paris. Il voit sans optimisme l'avenir du monde :

— Bien sûr, théoriquement, il n'est pas impossible, dit-il de trouver de plus en plus de subsistance pour une population de plus en plus grande. Mais il faut avoir l'enthousiasme d'un visionnaire pour en être certain, et pour ne pas pressentir tous les risques que nous allons courir. On a découvert les moyens de bouleverser tout notre mode de vie, mais on ignore quelles seront les réactions de l'organisme humain et de la nature tout entière. Je vais vous donner des exemples.

Les résidus atomiques

— Un premier problème se pose : celui des usines atomiques. En France, on construit une de ces usines à Marcoule. Nous n'avons aucune assurance que des précautions suffisantes sont prises. Personne n'a consulté les biologistes. Ce sera l'œuvre des seuls techniciens. C'est dangereux. Des essais en Angleterre et aux Etats-Unis ont démontré que les produits de fission, jetés dans l'eau de mer, sont captés par les organismes vivants. Certains peuvent emmagasiner de la radioactivité à un taux 20.000 fois supérieur à celui du milieu ambiant. Les algues brunes, les poissons et les mollusques peuvent fixer des quantités considérables de radioactivité. Le plancton, constitué d'un amas de petits êtres organiques, est un véritable concentrateur de radioactivité. Tout cela voyage avec les courants marins et il est impossible de prévoir comment se déplaceront les déchets. Il serait vain, comme le pensent les techniciens, d'enfouir les résidus radioactifs à grande profondeur dans la mer. Les courants les déplaceront, et les poissons aussi, parmi lesquels il y a de grands voyageurs.

« Un de mes confrères, le professeur Fontaine, spécialiste de la physiologie du poisson, cite le cas du saumon de l'Adour.

Ce saumon, qui vit dans le sud-ouest de la France, s'en va frayer au large de l'Islande : il disparaît là-bas dans les grandes profondeurs, et puis revient chez nous. Que se passera-t-il le jour où ces poissons traverseront des eaux remplies de radioactivité ? C'est simple, ils la ramèneront dans nos rivières.

Grands barrages

— « L'Union internationale pour la protection de la nature, a poursuivi M. Heim, a pour but d'établir une coopération entre techniciens et biologistes. Nous y avons réussi déjà En France, lorsque le fameux barrage de Donzère-Mondra-

Un de nos adeptes, sa femme et son enfant heureux et fiers de nous permettre de publier leur photographie en témoignage de leur sincère conviction gymnosopique.



(1) Libre Belgique du 17 février 1957

gon sur le Rhône, a été mis sous eau, la nappe aquifère a baissé sensiblement, réduisant la fertilité et ruinant toute la culture maraîchère de la région. Les techniciens n'y avaient pas pensé. Au congrès de l'Union à Caracas, nous avons pu avoir une confrontation entre ingénieurs et protecteurs des équilibres naturels. Les ingénieurs ont admis que les conseils des spécialistes en hydrologie leur seraient indispensables.

« Vous parlerai-je de la forêt de Fontainebleau que l'on veut couper en deux par une autoroute ? Imagine-t-on la faille que cela représentera dans toute cette vie d'une forêt ? Qui en a mesuré les conséquences ?

« On va industrialiser l'Afrique. C'est-à-dire que l'équilibre naturel de vastes régions va être bouleversé. Des forêts qui étaient des réservoirs régulateurs d'humidité vont disparaître. Or, l'Afrique est déjà très pauvre en capital forestier. En la livrant encore davantage à l'érosion, nous risquons de nouveau des conséquences très graves. Il faut respecter la vocation des terres.

Surpopulation

— Chaque jour la population du monde s'accroît de 80.000 humains. Chaque jour il y a sur la terre l'équivalent d'une ville nouvelle. A la fin de ce siècle, la population du monde aura doublé. Elle sera de 4 milliards et demi à 5 milliards, contre 2 milliards et demi actuellement. Cela signifie qu'en cinquante ans, la population du monde aura crû d'autant d'unités qu'elle l'a fait depuis la naissance du premier homme. A ce rythme, que restera-t-il de nos réserves d'énergie ? Bien sûr, il y a l'atome, mais il a aussi ses dangers.

« Etrange paradoxe : nous sommes aux abois, nous cherchons de nouvelles sources d'énergie, mais nous gaspillons celles que nous possédons et pour en avoir d'autres nous mettons en danger l'équilibre naturel du monde. Autre paradoxe : pendant que nous détruisons nos sols, nous cherchons à régénérer les déserts. Si nous commençons par ne pas détruire ce que nous avons ? En dix ans, aux Etats-Unis, on a détruit, érodé, rendu à peu près stérile l'équivalent de deux départements agricoles français.

« Pour en revenir à l'accroissement de population, les théoriciens pensent pouvoir nourrir de plus en plus d'hommes grâce aux richesses des fonds marins. Mais beaucoup de poissons ne sont pas comestibles. Et les autres supporteront-ils une pêche intensive ?

Les disparitions d'espèces

— Car il arrive que des espèces animales disparaissent totalement. Connaissez-vous les colombes voyageuses ? Ces oiseaux vivaient encore en Amérique en 1850. Ils traversaient le continent du nord au sud et du sud au nord en bandes tellement serrées et tellement longues et larges que le ciel en était obscurci, et que la fiente faisait une véritable neige à leur passage. Eh bien, ces colombes ont totalement disparu. Les hommes et les parasites en ont eu raison. Ce ne sont pas les espèces les plus représentées qui sont les plus solides. Il peut suffire d'un concours de circonstances pour les détruire.

Ce fut le cas le long des côtes atlantiques en 1932. Les herbiers marins formés de zoostères (un varech) ont disparu de tout le littoral de l'Atlantique nord en raison de la convergence de causes diverses : chalutage intense, exploitation massive pour la fabrication de matelas, mazout, hiver rude suivi d'un été chaud ont anémié ces varechs que des parasites ont pu détruire, profitant de leur moindre résistance. Eh bien ! les herbiers de zoostères ne se sont pas encore reconstitués aujourd'hui. C'est plus grave qu'on ne croit, car de nombreux poissons venaient y frayer. C'est la raison pour laquelle le poisson s'est fait rare sur nos côtes depuis cette époque.

« Les économistes espèrent aussi beaucoup dans les grands fonds des mers. Or, jusqu'à présent, les études ont révélé qu'il n'y avait presque rien à y trouver.

Cultures d'algues

Les théoriciens, nous dit encore M. Heim, espèrent beaucoup de la culture de la chlorelle, une algue susceptible de former des lipides (graisses). Mais on ne sait si ces substances seront parfaitement assimilables. Il serait dangereux pour l'humanité de s'écarter trop de l'alimentation traditionnelle pour laquelle elle est organisée. Les spécialistes



D'innombrables parents mettent, chaque fois qu'ils le peuvent, leurs enfants entièrement nus. Le centre de « Montalivet » est un lieu idéal de vacances pour les familles.

soupçonnent fort l'alimentation artificielle de favoriser le cancer. On stérilise trop les aliments.

« Pour en revenir à nos algues, il faut être visionnaire pour imaginer qu'on pourra transformer toute une partie de la planète en un réservoir à chlorelles. Au Japon où le problème alimentaire se pose très gravement, on espère y trouver un appoint. C'est possible, mais il ne faut pas espérer tirer de ces algues la subsistance d'un milliard d'humains. Ce n'est pas impossible, théoriquement, mais pour y croire fermement, il faut ignorer les innombrables difficultés pratiques.

« Je ne dis pas que le monde est condamné inexorablement, mais il est urgent que le progrès technique soit contrôlé par les lois de la nature. Ces lois on ne les connaît guère, mais ce qu'on en sait permet de conclure qu'il est excessivement dangereux de les violer. Ne nous emballons donc pas sur des chimères...

Conclusion

Voilà ce que nous a dit en substance le professeur Heim et nous rapportons ses déclarations en toute objectivité. Sans doute, les « techniciens » jugeront-ils ses avis bien sombres et répliqueront-ils que la nature humaine a plus de ressources et de résistance que ne l'imaginent les pessimistes. N'empêche. L'homme aurait tort de ne pas se soucier des conséquences, même lointaines, des modifications que le progrès technique ne cesse d'imposer à son habitat et à son régime, selon un rythme de plus en plus rapide.



Rome - Sartorio - Galerie d'Art moderne - Studio di donna.

Photo Roger Viollet

Quel splendeur que le corps humain ! Comment a-t-on pu le ravalé au rang de « misérable enveloppe charnelle » ! Saint François d'Assise demanda, avant de mourir, pardon « à son frère le corps » de l'avoir tant méprisé et fait souffrir.

Si notre âme est vraiment éprise de beauté, elle doit entreprendre de rendre son enveloppe parfaite.

N'est-il pas merveilleux d'être en quelque sorte des artistes qui pouvons faire de nous-mêmes une œuvre magnifique en nous cultivant sans cesse, en nous améliorant : en nous perfectionnant physiquement et moralement.

L'idéal de chacun devrait être la recherche de l'harmonie entre l'esprit et le corps et le but suprême de la civilisation, la recherche de la beauté, en toute chose.



Photo Roger Viollet

Rome - Pauline Bonaparte - Canova - Galerie Borghèse.

Nous sommes au XX siècle. Nous nous prétendons suprêmement civilisés parce que nous confondons progrès et civilisation. Nous nous croyons libres et libérés des préjugés tandis que nous sommes sous la dépendance d'une multitude d'idées toutes faites, plus stupides et plus néfastes les unes que les autres!

Quel scandale, par exemple, si la sœur d'un monarque ou d'un président de la République osait, parce qu'elle est belle, accepter qu'un artiste fasse d'elle un portrait ou une statue la montrant dans sa splendide nudité!

La nudité en art est relativement tolérée par nos moralistes: mais est-il plus belle œuvre d'art que l'être humain dont on pense que Dieu est le créateur ?

Jean Guichard-Meil en un pertinent article publié dans « Témoinage Chrétien » (3-5-57) déclare : « ...imaginons qu'en une église construite aujourd'hui, un peintre d'aujourd'hui s'avise, même dans un style transposé (et si peu réaliste) qui est celui du temps, de dévoiler fût-ce partiellement l'un de ses personnages... Non, la chose n'est seulement pas imaginable.

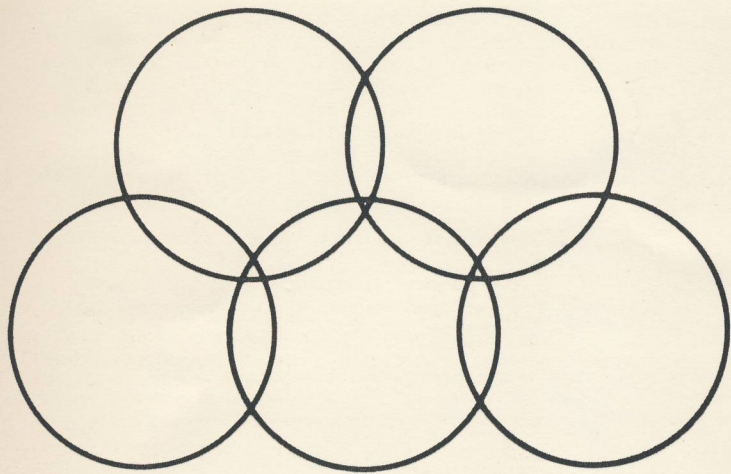
« Que s'est-il donc passé ?

« Sommes-nous devenus si vertueux, si ascétiques, si solides, avons-nous si complètement dompté nos passions que la vue de la nudité nous soit, même épisodiquement, insupportable ? Ou bien les gens du XVI^e siècle étaient-ils vraiment si dissolus, si frivoles, y compris dans leur religion, qu'ils n'aient pu se passer d'images charnelles dans leurs sanctuaires ? Nous discernons-nous sans ciller ce brevet de haute moralité ?

« Comment ne pas voir au contraire que ce bel ostracisme ne recouvre qu'hypocrisie, qu'il est seulement l'aveu de notre faiblesse ! Que si la crainte du péché naît si vite en nos cœurs devant la beauté naturelle, c'est que notre sentiment de la nature de Dieu et de sa création tout entière s'est terriblement rétréci ! »

Photo Russel Gay





LES JEUX OLYMPIQUES

par Pierre LOUYS

A l'ombre du mont Pholoë, dans la plaine verte où le fleuve Alphée reçoit les eaux du Kladeos, s'élevait un sanctuaire que la tradition grecque nommait le tombeau du roi Pélopos.

Quel que soit le héros qui ait été réellement enseveli sous l'herbe en cet endroit, il est certain qu'aux premiers temps de la Grèce on lui rendait un culte, et un culte sanglant selon la religion de l'âge antéhomérique : des sacrifices humains étaient consommés là.

Cette coutume sauvage se transforma peu à peu et changea de caractère. D'abord, au lieu de faire tomber la victime sous le couteau du sacrificateur, on laissa l'âme du roi mort choisir elle-même le sang qui lui plairait, c'est-à-dire qu'on institua des combats funèbres autour du tombeau, combats où l'on pensait bien que le vaincu serait désigné par les puissances souterraines. Plus tard, ces duels eux-mêmes cessèrent d'être mortels. L'homme terrassé symbolisa l'homme égorgé des anciens âges. La lutte avait succédé au sacrifice. Telle est l'origine des Jeux Olympiques.

En 776 avant J.-C., un certain Koroïbos gagna le prix du stade (course de 183 m.) à Olympie. Année mémorable entre toutes, car c'est par elle que commence non seulement l'histoire du sport, mais l'histoire de l'Europe elle-même. Aucune date exacte dans les annales des peuples aryens n'est plus anciennement connue que la victoire de ce Koroïbos. Au-delà, c'est la légende, c'est la nuit des temps, c'est ce mélange de traditions fabuleuses et de documents préhistoriques où les savants ne hasardent que des hypothèses en l'absence de toute chronologie. A la première ligne de notre histoire occidentale est inscrit le nom obscur d'un recordman de la petite course.

Comment se fait-il que les Grecs aient daté de là leur ère nationale ? Quand les Romains situent leur an premier à la fondation de Rome, les Chrétiens à la naissance du Christ, les Musulmans à l'origine de l'Islam, les révolutionnaires à la proclamation de la République, les Grecs commencent à compter du jour où les prêtres d'Olympie font graver le nom de Koroïbos sur leur table de gloire. Ils ne savent plus

APOLLON

Remarquez le développement harmonieux et puissant de la paroi abdominale et des muscles lombaires, qui, avec les dorsaux, forment la clef de voûte du corps humain.

Photo Anderson





Photo Bonderer - Zurich

A l'exemple des jeunes filles de l'Antiquité les adeptes féminines de la gymnité s'exercent à la gymnastique et aux sports.

en quelle année ils ont pris Troie, ni quand ont vécu les Atrides, ni en quel siècle Homère est mort : mais la victoire de Koroibos sur 183 mètres, ils l'écrivent dans le marbre blanc et nous le transmettent. Pourquoi ?

C'est que les Jeux Olympiques étaient pour les Grecs une solennité dont nous ne trouvons aujourd'hui l'équivalent nulle part. Lourdes ou La Mecque ne sont que des pèlerinages religieux. Bayreuth n'est que musical. Deauville n'est que sportif. L'Exposition de Paris n'est qu'artistique et foraine : Olympie était tout cela et plus encore.

Lorsque, après quatre années de silence et d'abandon, la ville des jeux et des temples se préparait à la fête sacrée, toutes affaires étaient suspendues dans le monde hellène, même la guerre. Les pèlerins affluaient, à cheval ou à pied, par les routes, les chemins et les sentes, venant de toutes les cités grecques, fussent-elles au-delà des mers. Il en venait d'Asie Mineure, et de Sicile, et de Cyrénaïque, et des colonies les plus lointaines. Ces petits peuples grecs, toujours en lutte les uns contre les autres, se retrouvaient là fraternellement unis dans la même religion et le même enthousiasme. Rien ne fit davantage pour l'unité de l'Hellas que cette trêve internationale, cette communauté dans la foi et dans le plaisir.

Un mois avant l'ouverture des Jeux, une foule immense envahissait le vallon de l'Alphée, car les athlètes étaient déjà là, s'exerçant trente jours d'avance sous la direction de leurs entraîneurs. Comme Olympie était une ville de

monuments et non de maisons, on campait au dehors, quelquefois sous la tente et le plus souvent en plein air : les Jeux se célébraient à l'époque de l'année qui correspond à notre mois d'août, on ne craignait ni la pluie ni la fraîcheur des nuits, et d'ailleurs sur la terre sainte les pèlerins étaient les hôtes de Zeus qui les préservait des maladies.

Pendant ce mois d'attente, et pendant l'intervalle des cérémonies religieuses, le peuple se livrait à tous les plaisirs, depuis les plus élevés jusqu'aux plus vulgaires, à peu près comme les spectateurs de nos « expositions », quand près du Pavillon de Rodin la Danse Soudanaise se propose à eux. Il y a plus d'un rapport entre les caractères nationaux des anciens Hellènes et de nos compatriotes. Dans la plaine de l'Olympie, Hérodote lisait son livre en public. Pindare récitait ses odes. Phidias avait un atelier. Admirer tout cela et courir ensuite vers les pitres et les jongleurs qui divertissaient la basse foule, c'était assurément très grec. Ce serait aussi très français.

Enfin, la semaine de la pleine lune, s'ouvrait la fête. Sur les Jeux Olympiques, nous sommes aujourd'hui beaucoup mieux renseignés qu'on ne l'était naguère. Déjà les fouilles de la ville avaient permis de rectifier en maint endroit les inexactitudes de Pausanias, mais tout récemment un double hasard a fait découvrir deux manuscrits inédits, l'un au vieux sérail de Stamboul, l'autre parmi les papyrus d'Oxyrhynque publiés à Oxford par Grenfell et Hunt, et ces deux documents, le second surtout, nous ont apporté les plus précieux détails. Nous pouvons désormais donner le programme des Jeux tels qu'ils étaient célébrés il y a deux mille trois cents ans.

La première journée était presque entièrement consacrée aux pompes religieuses : sacrifices devant le grand Autel de Zeus, processions de femmes à Elis et chants funèbres autour du cénotaphe d'Achille. A la chute du soleil, des libations de sang au tombeau de Pélops rappelaient seules

Air, eau, exercice, soleil : tout ce qu'il faut, avec le calme de la campagne, pour faire provision de santé : pour se revitaliser.

Photo Russel Gay



le caractère primitif de la cérémonie. Ce jour-là, les athlètes prenaient serment qu'ils étaient hommes libres de race grecque sans mélange (1) et purs de toute condamnation. On leur apprenait les principes qu'ils devaient observer en luttant, sous peine d'être disqualifiés. Puis on les classait par catégories.

Le second jour, commençait les Jeux proprement dits, par la course du stade (2), qui se courait trois fois sur trois longueurs différentes : 185 mètres, 370 mètres et 1.300 mètres, ou même 7.250 mètres à quelques époques). Pour cette épreuve comme pour toutes les autres, les athlètes paraissaient complètement nus; aussi les femmes mariées étaient exclues de l'enceinte et même du territoire d'Olympie de peur que le spectacle de ces trop beaux hommes ne les amenât à des comparaisons désobligeantes pour leurs maris; mais les jeunes filles de tout âge étaient librement admises, le même spectacle ne pouvant sans doute leur donner que des idées saines. L'admiration du sexe fort et le goût du mariage.

Le troisième jour, se disputait le championnat du pentathlon, le chef-d'œuvre de l'athlétisme grecque. La place m'est trop mesurée pour que je puisse le décrire avec tous les développements qui lui seraient dus. Rappelons seulement qu'il se composait de cinq épreuves éliminatoires : la course, le disque, le saut en longueur, le javelot et la lutte.

Le lendemain, nouveau concours de lutte, de pugilat et de pancrace. Le surlendemain, course et lutte d'enfants; c'était là une séance dont le succès ne manquait pas d'être vif; c'était la journée des révélations et des véritables débuts.

Hippostène et Milon de Crotonne, les deux athlètes les plus fameux, avaient été couronnés comme enfants avant de vaincre l'un 5 fois l'autre 6 dans la force de l'âge.

Le sixième jour (dernier des jeux), les courses de quadriges et les courses de chevaux terminaient dans l'hippodrome la semaine triomphale. L'hippodrome d'Olympie a malheureusement échappé aux fouilles, mais nous connaissons depuis peu grâce au manuscrit de Stamboul ses dimensions exactes : le grand circuit avait 1.538 mètres de long sur 320 mètres de large. Les cavaliers de Phidias et les chars d'Euphronios couraient sur cette piste magnifique. Sur un parcours beaucoup plus long que les nôtres (14 kilomètres) évoluait la plus admirable cavalerie dont l'art nous ait conservé le souvenir. Rien ne saurait donner une idée du tableau que devaient offrir les chevaux de races aux nuques géométriques, aux jambes fines, aux longues queues, au poitrail musclé, tous coiffés de pourpre et d'or, parés d'ornements éclatants et sobres, et entraînant à la fois quarante chars légers sur l'éblouissante arène.

Les jeux sacrés prenaient fin dans cette poussière de gloire par le couronnement des vainqueurs et le lendemain, septième jour le peuple entier rendait grâce aux dieux.

(1) Ni esclaves ni métèques n'avaient le droit de prendre part aux jeux. Or, d'après Hérodote (en 310 av. J.-C.), il y avait à Athènes : 21.000 citoyens, 10.000 métèques et... 400.000 esclaves.

(2) Le stade proprement dit, le diaule et le dolichos.
(Chronique parue dans L'Auto au début du siècle.)

Nos grand-mères préservaient avec un soin attentif la blancheur laiteuse de leur peau dont elles étaient très fières. Pour elles, avoir des « vapeurs » était une sorte de marque de distinction ! En réalité, ces vapeurs étaient dues à l'emprisonnement de leurs organes que le corset compressait anormalement. Leurs petites filles sont libérées. Elles n'ont plus de vapeurs et leur peau est dorée par les rayons du soleil; l'air pénètre profondément leur organisme, oxygénant abondamment leur sang. Elles savent nager, courir, sauter et sont capables de pratiquer les sports. Aussi leur distinction n'est-elle plus artificielle mais bien inhérente à leur nature.

Photo Russel Gay





Photo Eva Grant

C'est une erreur de croire que la femme est un être délicat et physiquement inférieur à l'homme. Sa résistance physique est incontestable. La femme normale doit être musclée ce qui ne lui enlève rien de sa grâce et de sa beauté.

IL est d'abord indéniable qu'avec l'homme commence la vérité. L'homme aborde toutes les vérités, tous les commencements et toutes les fins. Tout est dans l'homme et vraisemblablement pour l'homme. Il n'y a que l'homme qui compte. L'homme a construit des temples et édifié des cités, il a fait jaillir du chaos des forces aveugles l'ordre et l'harmonie et conquis après de pénibles et douloureux efforts la sagesse, l'équité et beauté morale.

Toute politique et toute morale se fondent sur l'idée que l'homme a de l'homme et de son destin. Les aspirations humaines sont étroitement liées aux nécessités de la vie, dont la plus impérieuse est le désir d'équilibre. Et plus notre connaissance des lois de cette nature sociale est étendue et exacte plus les applications sont avantageuses.

Tout homme sait que la vie ne peut être faite que de compréhension et de tolérance, car nul ne réalise sa propre vie tout seul. La médiation des autres lui est nécessaire. L'homme sait qu'on ne fait aucun mal sans y consentir, c'est-à-dire, même en se prévalant d'une certaine légalité pour des actes que la conscience

réprouve. Qui ne craint pas de commettre une injustice risque à son tour de la subir. L'homme doit donc penser en termes d'équité et sans équivoque. Sa dignité en dépend. Savoir orienter ses voiles contre l'adversité c'est tenir front contre la défaite et contre la confusion.

Savoir saisir la vérité fuyante de ce monde et jamais décharger ses propres fardeaux sur les épaules des autres, c'est découvrir un autre regard qui rencontre le vôtre dans la même lumière. Savoir ne pas fléchir devant la tyrannie du moment et se maintenir malgré la haine et les faux jugements. Est-ce libérer l'esprit que d'exalter les pires désordres et les bas intérêts? La liberté ne va pas sans l'ordre. Savoir penser le réel de toutes ses forces et ne pas rendre tout tragique. Car la peur est faite d'angoisse et est source de violence, elle peut même dévaster et courber lourdement les êtres humains. A regarder de très près les mesquineries et les fadaises de la vie quotidienne on constate combien elles se réduisent à de petits ennuis et malaises sans conséquence. Il faut donc savoir juger à longue portée et surtout savoir

HORS DE L'HUMANISME GYMNOSOPHIQUE POINT DE SALUT

par le Docteur HERSCOVICI,

Correspondant national
de la Société de Pathologie comparée



Photo Christ - Vienne

Quel enchantement et quel bonheur de pouvoir canoter sur une paisible rivière bordée de frondaisons ensoleillées !

choisir. Car si l'autorité du robot des gouvernants impose, trop de liberté envire et l'anarchie fait peur. Savoir choisir, voilà le problème à résoudre.

Ne rien dissimuler ni à soi-même ni aux autres, car être juste c'est d'abord être désintéressé. Le sacrifice et le dévouement ne sont pas à dédaigner, au contraire. L'accord de la pensée et de la vie assouplit et facilite les formes de l'esprit. Être moral c'est échapper à la pesanteur. Parce que l'homme n'ignore pas qu'au-dessus de la beauté plastique, il y a la beauté morale, au-dessus de la beauté morale, la beauté spirituelle.

Apprendre que notre désir pourrait être plus beau, n'est-ce pas déjà l'embellir ? N'est-ce pas soutenir d'une nouvelle aspiration le sens de notre destinée ? Il arrive souvent dans la vie que la beauté morale semble être plus nécessaire que la beauté intellectuelle. Il est vrai que l'homme n'a que l'heure humaine, mais cette heure est la source d'actions qui enrichissent l'âme humaine et embellissent son visage.

Les préceptes d'une sagesse qui associe les lois de l'hygiène à la morale font partie de la philosophie même du gymnosophe ou de l'homme complet tel que les Grecs le concevaient. Comme le dit Vaillard, tout était harmonie et beauté dans les rites et les actions de ces incomparables éducateurs qui ont créé la civilisation méditerranéenne. Que l'on serait heureux de vivre ne fût-ce qu'un instant, dans le milieu où les merveilles de la pensée façonnaient par l'harmonie de toutes choses la beauté de l'âme et la beauté des corps sains et vigoureux !

La Gymnosophie rejoint l'esprit grec, car elle sait que le savoir, l'expérience et les épreuves sont des éléments de base de l'enrichissement de deux tendances de l'âme humaine, c'est-à-dire connaître pour mieux agir et faire enfin œuvre utile, parce que si la vérité est dans le travail et dans l'effort vers le bien-être physique et moral, la liberté n'est due qu'au bien, mais le mal est sans droits.

Le but de la Gymnosophie coïncide avec celui de l'éducation grecque, c'est-à-dire, cultiver, dès la première enfance, toutes les facultés humaines, maintenir entre elles le parfait équilibre, mettre au service d'une âme bien trempée un corps exempt de tares et d'infirmités; et, comme le note Jeanselme, pour développer cette eurhythmie de tout l'être il fallait développer paral-

èlement l'âme et le corps; et pour cela, la gymnastique, la lutte, la course et les autres jeux de l'arène, la danse et la musique, concouraient à assouplir ses membres, à maintenir la vigueur de ses muscles et l'harmonie de ses lignes.

La gymnosophie propose à l'individu la meilleure forme d'existence, de ce fait elle apparaît comme supérieure à l'économie et à l'éthique même, et renfermant la partie la plus excellente des actions humaines, ou, du moins, de la plupart d'entre elles, donne et achève le tout : conquérir le bien-être physique et moral et gagner cette paix que la vie donne seulement à ses élus, c'est-à-dire à ceux qui savent obéir à toutes les lois naturelles.

Déjà Platon, dans son écrit « Gorgias » remarque que la santé est le plus grand des biens humains, et le but de la médecine (République) est non seulement de guérir le mal mais de prévenir les désordres organiques. Car dans ses exercices physiques, les jeux et les concours athlétiques, le Grec découvre aussi sa volonté d'embellir et d'assouplir cet instrument de l'esprit qui est le corps. En le cultivant avec méthode à la palestra et au stade, il exerce encore sa raison et sa liberté.

Certainement, il est bien et juste d'agir selon ses pensées et si l'on est contraint parfois d'agir contre ses pensées, il faut se résigner en pensant que tout ce qui arrive à l'humanité est comme indispensable. Savoir pourtant ne jamais renoncer à la liberté de son jugement et ne jamais offenser cette liberté chez les autres. La vie elle-même est liberté, elle élimine ceux qui vont à l'encontre de ses lois. En effet, la liberté, la joie et la victoire sont à ceux qui ont compris le but de la vie et su se soumettre à ses exigences. La vie étant une trame faite de labeur, de peine, d'espoir et de mort.

La gymnosophie donne la primauté à l'esprit humaniste, qui est même l'assise de la cité de demain, une cité de paix morale et de détente physique. Cet humanisme doit faire de l'homme la mesure de toute chose. Cultiver son bonheur, son bien-être, son développement harmonieux, libre de toute loi dégradante, de toute règle de contrainte, de routine, sans crainte et sans inquiétude. Un humanisme qui permet de laisser par delà l'horizon ses regards errer vers le ciel et l'infini.

Un humanisme efficace est en principe un humanisme pour tous. Car tout homme est une âme et non un atome, il est lui-même et seulement comme tel un membre humainement efficace de la communauté. Car la pensée gymnosophique est comme portée sur des pattes de colombe, pensée qui doit diriger et guider les humains. Ce n'est pas de force qu'il s'agit mais seulement de dignité humaine.

Le groupe social est terriblement égoïste. Si l'égoïsme donne de la personnalité, l'égoïsme d'autre part, ferme toutes les portes. La sagesse c'est la mesure, c'est connaître l'échelle des valeurs, des possibilités et des limites. Car tous les problèmes qui touchent à la vie sont solidaires et il faut les traiter solidairement. La gymnosophie veut rendre l'homme juste, sobre et raisonnable dans toutes ses actions, capable de s'éclairer d'une lumière suffisante. Certaines précipitations marxistes s'édifient si étroitement qu'à la moindre raison valable leurs hautes bâtisses s'écroulent lamentablement, parce qu'elles tournent savamment le dos à la voie et à la réalité des hommes. Plus encore que les philosophes utilitaristes les marxistes prétendent employer la méthode scientifique dans l'élaboration de leurs doctrines. Mais, ni Marx, ni Engels ni Lénine n'avaient, remarque Carrel, l'expérience de la recherche scientifique. Ils ignoraient l'existence des concepts opérationnels. Ce qui fait qu'ils mélangèrent sans s'en douter deux disciplines de l'esprit.

Comme le dit Jaspers, l'homme peut toujours plus et autre chose que ce que quiconque aurait attendu de lui. L'homme est inachevé et inachevable et toujours ouvert sur l'avenir. Il n'y a pas d'homme total et il n'y en aura jamais. Aujourd'hui le destin de l'homme se joue dans la technique et celle-ci peut servir soit à son salut, soit à sa perte — le sort n'en est pas encore jeté.

Lutter, risquer et créer constamment, c'est faire preuve du mépris de la routine, des préjugés et refuser certains actes d'un groupe social qui froient une immoralité révoltante. L'intelligence ne peut accepter d'abdiquer et elle n'est elle-même que lorsqu'elle est maîtresse de ses actes, la tolérance devant être absolue dans le domaine spirituel. La gymnosophie s'imprègne sans cesse du sens de l'universel, n'ignore pas l'alliance de la beauté des formes et de la beauté morale. Elle seule sait faire juste mesure entre les nécessités de l'âme et des lois auxquelles il faut obéir.

Avant de conquérir l'unité du monde, l'homme doit faire la conquête de sa propre unité. Il ne suffit pas non plus que l'intention soit généreuse pour que la pensée le soit de même. Le but de la gymnosophie est de cristalliser ce qu'il y a de plus humain, de plus sacré en l'homme, sa force, son esprit altruiste et sa volonté d'équité et de mesure dans tous ses actes. Ainsi la pensée ne deviendra valable que dans le renouvellement de l'ordre des conceptions, des choses de la vie et des nécessités économiques. Il est d'ailleurs sûr et certain que toute idée juste fait son chemin et finit par toucher au but.

Ne peut-on dire que la science gymnosophique est grande non par ce qu'elle nous donne mais par l'accueil que nous savons faire à ses dons et tendances. Car, pour gagner cet amour de l'homme et cet espoir dans l'homme qui est le ressort même de nos entreprises et même de toutes nos pensées, nous n'avons pas à découvrir la vérité, mais plutôt à vaincre une somme d'erreurs aimées et suivies.

CE CŒUR QUI AIME ET SOUFFRE

par Pierre MARIE

SI je consulte le « Larousse » au mot cœur, je lis qu'il s'agit d'un organe thoracique, creux et musculaire. Nous voilà donc fixés par cette phrase du dictionnaire. Le cœur est un muscle. C'est ce que je soutiens, depuis nombre d'années, en ajoutant que, puisque muscle il est, on doit l'entraîner comme les autres muscles. Et ce n'est pas parce qu'il a une importance capitale qu'il doit être dispensé d'entraînement. Au contraire ai-je toujours affirmé, seulement, cette opinion rencontrait assez peu de crédit. Pour beaucoup le cœur était à ménager, devait être dispensé d'efforts, de fatigue. Et les antisportifs dressaient des tableaux affolants de cœurs forcés, d'athlètes morts jeunes (constatons en passant que l'on s'occupe bien rarement de ceux ayant une belle longévité. Il y aurait, pourtant d'intéressantes études à faire de ce côté).

Or voici une confirmation de poids à ma thèse. Elle émane du directeur de l'« Institut d'éducation physique de l'Université de Paris ».

Car le cœur est au premier plan de l'actualité médicale. Des statistiques nous apprennent qu'il est le grand responsable de nombre de morts, et qu'usé, surmené, défaillant il s'avère assez souvent incapable de continuer à battre.

Mais on nous informe, aussi, que ce ne sont pas seulement de vieux cœurs qui refusent de travailler. Des jeunes, également, auraient des ratés ou battraient trop vite. Bref, on nous énumère toute une foule d'affections aux noms bizarres et qui toutes ont le cœur pour siège.

✱

Il était donc naturel que des savants se penchent sur cet organe, nous jouant de pareils tours et tentent de le soigner, de le revaloriser.

C'est ce qu'a fait le professeur Challey-Bert, directeur de l'Institut en question, dans la revue « La Santé de l'Homme ».

Son article intitulé « Les activités physiques et l'hygiène cardio-vasculaire », commence par marquer que « le cœur est un muscle strié... soumis aux mêmes lois physiologiques (que les autres muscles) il se fortifie par le travail et s'atrophie par l'inaction ».

Ainsi, tout comme le système musculaire extérieur, apparemment, le cœur — quoique caché et mystérieux — a besoin de sa ration d'exercices, doit être entraîné, pour mener sa tâche à bien, accomplir correctement la besogne que l'on attend de lui, et qui ne cesse jamais.

Continuons notre lecture.

« Le cœur de l'homme physiquement entraîné : peut surmonter l'effort imposé par une maladie à laquelle succombera le cœur faible et mou d'un sédentaire ».

Ceci est d'une importance capitale. Si la thèse du directeur de l'Institut d'éducation physique se confirme, nous saurons désormais que la médecine véritablement préventive devrait comporter obligatoirement l'entraînement cardiaque. Comme cette dépense physique est forcément liée aux autres activités corporelles, voilà donc mise en valeur, une fois de plus, la nécessité — impérieuse pour tout individu, soucieux de se bien porter — d'un entraînement corporel, régulier et continu.

✱

D'ailleurs, l'article que j'analyse insiste sur ce point. J'y note ceci : « Non seulement les activités physiques entre-

Les adversaires de la nudité, les moralistes conventionnels, transpirent consciencieusement dans leurs vêtements lorsqu'ils se promènent l'été à la campagne. Ils ne manquent pas d'aller se « réconforter » copieusement au restaurant voisin. Il n'en va point de même pour les « nudistes immoraux » qui se contentent d'une salade, ou d'une grappe de raisin ce qui ne les empêche pas de se livrer avec ardeur aux exercices physiques.

Photo Carl Frank





La légende de la page précédente est valable pour cette illustration qui évoque le thème si exploité de « La Belle et la Bête », thème très ancien que l'on retrouve dans presque toutes les mythologies. Mais ici pas d'interprétations fantastiques ou cœpiennes. Il ne s'agit là que d'un chien, ce bon et fidèle compagnon des humains.

Photo Carl Frank

tiennent le myocarde en bon état, mais elles sont susceptibles de le revigorer lorsqu'il a été affaibli par l'inaction, l'âge ou la maladie. » Cette opinion est celle de plusieurs médecins. Je me souviens qu'il y a une trentaine d'années, au cours d'une conversation avec le regretté docteur Bellin du Coteau, ce dernier m'apprit que des spécialistes allemands essayaient alors de traiter certains cardiaques par un exercice modéré (marche en plan légèrement incliné, par exemple).

De son côté M. Chailley-Bert fait état de la cure, de l'exemple du médecin d'Innsbruck-Certel. « Il est presque classique et a semblé parfois si étonnant que certains ont parlé du miracle d'Certel ». Lequel « miracle » continue l'auteur a été le résultat d'une patience et d'une persévérance exemplaires.

Le cas était le suivant : Pas de lésion cardiaque, mais un cœur fatigué de lutter contre l'obésité et la distension gastro-intestinale d'un gros buveur de bière. Fatigue telle que ce médecin malade se traînait, même en terrain plat, et ne pouvait monter un étage.

Un changement de régime, un entraînement progressif ont, si je puis dire, « retapé » ce cœur surmené, et son possesseur fut capable ensuite de faire de longues promenades et avec d'importantes dénivellations. C'est là un résultat magnifique. Mais « les médecins n'y ont pas cru » dit encore l'article.

Il importe d'ailleurs de ne pas trop généraliser. Et tous les cœurs malades n'obtiendraient pas sans doute des guérisons aussi brillantes.

Il y a cette règle excellente à ne pas oublier et que rappelle l'étude à laquelle je me réfère : « il faut considérer le malade plus que la maladie ».

Mais ces sortes de réserves que je fais, ces indications pour éviter une généralisation trop hâtive et des espérances que la suite ne pourrait pas toujours justifier, ne doivent pas masquer ou diminuer, faire sous-estimer l'importance capitale de l'entraînement rationnel et dans tous les domaines.

En plus de ce qui précède je puis indiquer que j'ai suivi d'assez près les travaux des centres de rééducation musculaire, appliquée aux blessés, aux atrophiés de la guerre de 1914-18. Des résultats absolument remarquables y furent enregistrés.

Il en est de même dans les Centres anglais de rééducation pour les blessés du travail, où l'on réussit à rendre aptes

(parfois à leur ancien métier, d'autre fois à un travail moins dur) la majeure partie des ouvriers, victimes d'accidents durant leur labeur. (Un centre de cet ordre a été créé, il y a un an ou deux, dans le bassin minier du Pas-de-Calais. Il serait intéressant d'en connaître les premiers bilans).

Tout ceci démontre — et les travaux scientifiques ultérieurs appuieront cette opinion, je pense — les possibilités véritablement immenses de l'exercice corporel, de l'entraînement toujours poursuivi, jamais abandonné. J'insiste sur ce dernier point. La culture musculaire ne doit pas être le fait de la seule jeunesse, ou la thérapeutique de certaines affections. Source de vie, de santé elle doit être pratiquée toujours, car elle est aussi — toutes proportions gardées — un médicament contre la venue prématurée de la vieillesse, contre la décrépitude s'accéléralant trop vite.

C'est pourquoi des éducateurs comme le D^r F. Lagrange, G. Démeny ont montré qu'une activité musculaire, basée sur l'âge et l'état de santé, était souhaitable à tout âge.

Et plus récemment, le docteur suisse Gut a déclaré ceci : « C'est une ânerie de croire que l'on peut vivre tranquillement entre 40 et 60 ans sur des réserves de santé accumulées entre 20 et 40 ans. Tout organe qui ne travaille pas se rouille, même notre esprit ».

Sans chercher longtemps, on peut citer quelques noms de vieillards ayant continué inlassablement à cultiver leur corps. Clemenceau et l'académicien Legouvé — entre autres — ont conservé, fort tard, une activité physique et intellectuelle que bien des cadets auraient pu leur envier.

Après cette digression, revenons au cœur, ce cœur souffrant et dont les poètes élégiaques — et les autres aussi — ont fait un tel usage. Ce cœur qui, tout jeune, donne parfois des ennuis à son propriétaire, puisque le directeur de l'Institut d'éducation physique nous apprend que dans cet établissement « un cours de rééducation et d'entraînement pour de jeunes cardiaques... donne les résultats les plus heureux ».

Ce travail met justement au point ce qu'on nomme le « cœur forcé » par le sport. Il s'agit généralement d'un cœur plus gros que la moyenne parce qu'entraîné. Tout comme les bras de l'haltérophile sont plus volumineux que ceux n'ayant jamais manié un poids.

Mais là comme partout, (je l'ai indiqué plus haut), il ne faut jamais généraliser à l'extrême. Et je lis une très juste mise en garde sur les dangers des efforts trop répétés chez l'adolescent. Efforts « dont chacun paraît anodin », mais dont la répétition peut déterminer des troubles.

Le contrôle médical, renouvelé assez fréquemment, est sans doute le meilleur moyen d'éviter des mécomptes dans ce domaine.

Cette réserve faite (et elle s'applique surtout à la jeunesse qui, avec sa fougue naturelle, ne sait pas doser ses efforts) M. Challey-Bert peut écrire « Nous avons beaucoup parlé du cœur; c'est qu'il paraît être un des grands bénéficiaires des activités physiques: puissance de la systole, rythme, réaction à l'effort, etc... tout tire profit des activités physiques. Mais les vaisseaux n'en tirent pas moins avantage; directement ou indirectement, les activités physiques agissent sur le tonus et l'élasticité vasculaire par conséquent sur la pression artérielle. La sclérose artérielle paraît moins

importante, moins fréquente chez les anciens sportifs que chez les sédentaires ».

Après ces appréciations motivées, émanant du professeur placé à la tête de l'Institut spécialisé de la Faculté de Paris, il n'est pas besoin de conclure longuement.

Toutefois, je veux redire — au risque de me répéter — que l'exercice musculaire est en passe de devenir le remède n° 1 de notre époque sur-civilisée, trop agglutinée dans les « villes tentaculaires » dont parlait le poète belge. Ces cités où l'on vit souvent dans des conditions déplorables, à la fois de paresse corporelle, d'insuffisance d'hygiène et de confort, avec des loisirs médiocres cela aussi influant sur la santé.

Seule une activité physique bien comprise est capable d'opposer une barrière et d'être l'antidote bienfaisant, de remédier aux effets pernicieux de cette vie mal comprise, mal équilibrée, pleine de dangers pour le corps et l'esprit.

Il serait bon que chacun se persuade de cela et ne l'oublie plus.

« Toutefois, je veux redire -- au risque de me répéter -- que l'exercice physique est en passe de devenir le remède n° 1 de notre époque sur-civilisée. » Pierre Marie

Photo A. R.



TROP D'HOMMES SUR LA TERRE (1)

par

Carlo BRONNE, de l'Académie

L résultat des statistiques démographiques des Nations Unies que la population du globe augmente dangereusement. En 1954, 2.652 millions d'âmes. En dépit des famines, des guerres civiles et totalitaires, du perfectionnement des méthodes d'extermination privée et collective, cette imperceptible « moisissure humaine » qui couvre la croûte terrestre se propage à un rythme d'accélération inquiétant.

Chaque année, on enregistre en Amérique du Sud 4 millions d'habitants de plus; en Asie, 21 millions. La Chine compte actuellement, à elle seule, 582 millions d'âmes, l'Inde, 337, l'U.R.S.S., 210, les U.S.A., 162. Dans cette marée montante, que la vague européenne paraît modeste!

L'année démographique belge n'a pas été brillante, encore que 1956 fût bissextile; ce jour supplémentaire de février nous a valu un surcroît de 350 décès, mais 400 naissances en supplément. Les spécialistes prévoient une période de dépression correspondant à celle qui se manifesta de 1935 à 1945. Or comme ces générations, moins nombreuses, arrivent à l'âge de se marier, la natalité subira logiquement un recul que ne compense pas la prolongation de la durée de vie moyenne.

La gérontologie donne pourtant des résultats étonnants et diversement appréciés, selon le point de vue où l'on se place. On a déjà souligné, ici même, les conséquences économiques que provoque la diminution de la mortalité. Les gens meurent plus tard et sont pensionnés plus tôt. Le poids de leur entretien se fait de plus en plus lourd sur les épaules d'un nombre d'adultes de plus en plus restreint.

Les principaux intéressés, bien entendu, se félicitent de vivre vieux. Le professeur Binet, président la séance plénière de l'Institut de France, révélait que l'âge moyen des académiciens était en 1806 de 59 ans, en 1906 de 63 ans, en 1956 de 72 ans. En fait, l'accroissement continu est passé, pour ceux qui ne sont pas immortels, de 40 ans en 1900 à 57 en 1950. Réconfortantes perspectives dont ne s'attristent que des esprits chagrins tels que les ministres du ravitaillement, les assureurs et les géographes.

Une excellente synthèse, due à une femme, M^{me} Jacqueline Beaujeu-Garnier, suggère d'utiles réflexions sur les problèmes de Géographie de la population (Lib. Médicis, Paris).

L'afflux des paysans dans les agglomérations urbaines crée d'abord un déséquilibre grave. New-York à 12 millions et demi de citoyens Tokyo, 6.300.000. Sao Paulo augmente sa population de 100.000 âmes par an. Montevideo abrite le tiers de l'ensemble des Uruguayens. Résultat immédiat en dépit de l'industrialisation de l'agriculture : les campagnes manquent de bras. Des villages entiers sont à vendre en France. On doit recourir à la main-d'œuvre africaine pour mettre en valeur les grandes exploitations.

L'attraction exercée par les villes tentaculaires n'est pas l'unique cause du déclin de certains métiers. L'amélioration du niveau de vie a déshabitué les travailleurs de quelques professions dures ou périlleuses, et parfois les deux. L'Europe occidentale n'a plus de mineurs et doit importer des étrangers de pays défavorisés. Quoique surpeuplée, la Hollande ne trouve plus les dockers qu'exigent ses ports, Rotterdam en particulier. La corporation des pêcheurs est menacée; même en Bretagne, les fils refusent de suivre la voie de leurs pères.

L'utilisation de la machine ne supprime pas certaines carences. Au surplus, le mal réside dans un défaut d'adaptation et de répartition dans un monde nouveau dont le système ancien a été détruit sans être remplacé par un autre plus efficace.

Pendant longtemps, l'Europe saturée a déversé en Amérique son trop-plein; les colonies absorbaient le reste. Le marché asiatique offrait des débouchés inépuisables. Peu à peu, l'immigration s'est raréfiée partout; les nations ont fermé leurs frontières aux Européens. Plus brusquement, le nationalisme a opposé une fin de non-recevoir en Afrique

et en Asie à l'introduction des marchandises et des colons d'Occident. D'aucuns chiffrent à 25 millions les Européens en surnombre. Que faut-il en faire? Que peut-on en faire?

Chose curieuse, alors que les individus se transportent plus volontiers à travers l'univers, les masses bougent moins que jadis. De 1937 à 1954, le chiffre des passagers par avion a été multiplié par 23, celui des passagers au kilomètre par 36. Le réseau aérien devient toujours plus dense. Et cependant, les peuples demeurent attachés à leur sol. Hormis l'exode hongrois, peu de changement. Les grandes invasions d'autrefois, les anabases, les croisades, les émigrations massives ne se constatent plus. Les guerres actuelles projettent et ramènent aussi vite les forces militaires que n'escortent plus comme autrefois les familles des soldats.

M. Eugène Pépin, dans sa Géographie de la circulation aérienne (Gallimard 1956) ne manque pas d'observer, lui aussi, l'étrange désordre qu'ont produit sur la planète les inventions récentes, contrastant avec des usages antiques n'ayant pas eu le temps d'évoluer. Pour n'en citer qu'un exemple, les Brésiliens du Maranhao descendent toujours le rio Parnaíba sur des radeaux où sont entassés bétail et récolte de riz, ainsi que cela se fait depuis des siècles. Mais lorsqu'ils ont vendu leur cargaison et le radeau comme bois à brûler, ils reprennent maintenant l'avion pour regagner leurs lointaines régions.

Quels remèdes apporter au déséquilibre européen? En lui ménageant une place nouvelle dans le monde qui lui est imposé, répond M. M. Le Lannon, par une adaptation du travail à des débouchés retrouvés, par une collaboration « repensée » avec les autres nations, par une hardiesse de vision relayant celle des conquérants du passé.

En attendant, cette rééducation assez théorique de la population, d'autres songent à la limiter. La Suède montre le chemin; la Suisse, la Hollande, l'Angleterre et, en général, les pays protestants, inclinent vers le « birth control ». Quoique catholique, l'Italie ne lui est pas hostile. Deux projets de loi français tendent à abolir la défense de vendre des produits anticonceptionnels.

La France n'est certes pas mue par la crainte d'une surpopulation. Le contrôle des naissances a, en effet, deux aspects. Pour les uns, inspirés par les théories de Malthus et la peur que, dans cinquante ans, leur population ait doublé, il s'agit d'enrayer un péril économique. Tel est le cas du Japon, de l'Inde et de la Chine. Pour les autres, l'émancipation féminine commande le droit pour la femme de n'avoir des enfants que si elle le veut; le but poursuivi est en outre de recourir à des moyens préventifs pour diminuer les avortements clandestins et néfastes.

La position de Rome et de Moscou est entre les deux. L'Eglise n'est pas nataliste à tout prix; elle admet la méthode Ogino, mais, pour elle, la principale fin du mariage reste la procréation.

Le communisme avait commencé par se rallier au « birth control ». Moins favorable à la contraception qu'à l'avortement légal, l'U.R.S.S. l'a rétabli il y a deux ans. En France, les chefs communistes, opérant un revirement, ont décidé que la limitation des naissances était une arme bourgeoise, à la portée des riches. En réalité, ils pensent que plus il y aura de mioches entassés dans des taudis, plus ils grandiront dans la haine des classes aisées et feront avancer la révolution.

Enfin, des sociologues remarquent que les résultats démentent souvent les lois auxquelles on croyait. Malgré les interdictions de propagande et de vente anticonceptionnelles, la natalité française décroît. Malgré la liberté du contrôle des naissances en Angleterre et aux Etats-Unis, la population augmente. D'autres facteurs dominent la question, et plus importants.

(1) « Le Soir », Bruxelles, 9 avril 1957.

VIVRE, D'ABORD, AVEC LES LIVRES

par Henry de MADAILLAN



Les Editions Arthème Fayard publient une collection sans titre général — ce qui me semble une erreur commerciale, car il convient d'aider, de diriger, de conduire toujours le lecteur paresseux, — mais cette collection n'en a pas moins plus d'un titre — et « de gloire », comme dit l'autre — à notre attention, à notre sympathie. La mémoire y joue le plus grand rôle et la petite histoire contemporaine s'enrichit à chaque nouveau livre.

Cette collection est, en effet, un excellent catalyseur des émotions rétrospectives. Pinceaux et stylos de Miguel Zamacoïs, épigone de Banville, Bergerat, Richepin et Rostand, dont il avait le lyrisme vocabulaire, le charme et l'alacrité sensible, y précède, dans le temps, ce Fils de Montmartre où l'émouvant, pittoresque et simple André Warnod rejoint, pour notre enchantement, la « neuvaïne troupe » de Carco, Mac Orlan, Dorgelès, Salmon et leurs émules du Bateau-Lavoir, du Lapin à Gill, du Château des Brouillards, la cohorte bohémienne de tous ceux qui, de Max Jacob à Paul Yaki, du « Maquis » à la Place du Tertre ont planté les décors fuligineux et tendres du mélodrame de leur jeunesse. Avec Aristide Bruant et Frède, en passant par Gaston Couté, par Jehan Rictus, par Jules Depaquit, par Utrillo, Picasso et Vlaminck, des dizaines de poètes, de musiciens, de sculpteurs, de peintres nous disent ici comme Apollinaire : Hommes de l'avenir, souvenez-vous de moi...

Dans la même collection, le sarcastique et magistral Michel-Georges-Michel, ce Jean Lorrain du demi-siècle, passe de Renoir à Picasso, ajoutant un nouveau témoignage à la Physiologie de Paris qu'il n'a cessé d'étudier et qu'Armand Lanoux, dernier venu des mémorialistes, zoliste impénitent, soliste des magies radiophoniques, analyse avec une verve heureuse. L'inoubliable baron Franz Toussaint, — inséparable pour moi du grand poète Jacques Dyscord. Béarnais comme lui et, comme lui, fidèle — y rend hommage à son ami Jean Giraudoux qui n'aura bientôt plus d'autre mérite, lorsque tous les snobismes contemporains se seront évanouis, que d'avoir été dévoré par la littérature. Enfin, « mère noble » et soubrette pour qui les trous de serrures existent, l'implacable Béatrice Bretty y règle ses comptes avec La Comédie-Française à l'envers, nous prouvant — après Jules Truffier, Georges Beer, Eugène Silvain, Béatrix Dussane, Mary Marquet et l'admirable Roger Gaillard (dont il faut lire ces deux chefs-d'œuvre : La vie d'un joueur. Le joueur et le sapajou, qu'a publiés Calmann-Lévy), — que les Comédiens-Français savent aussi bien tenir la pointe Bic que le poignard de carton.

Les hommes de mon âge s'enchantent à ces lectures nostalgiques et roboratives. A travers elles, ils se confirment dans la certitude qu'il n'est décidément pas de genre littéraire plus attachant, plus durablement « valable », comme on dit en argot, que celui de l'anecdote, de l'inédit étymologique. Enfonçons derechef les portes ouvertes et proclamons, une fois de plus, que le meilleur sujet, le seul sujet qui s'offre à l'écrivain, quel qu'il soit, c'est encore et toujours lui-même, écho sonore, miroir égocentrique et nombril du monde. L'autobiographie, en vérité, c'est toute la littérature

« Le style, c'est l'homme » est une tautologie, mais « L'homme, c'est le style », voilà LA vérité. Le « Madame Bovary, c'est moi ! » du freudien Flaubert est autre chose qu'une boutade, mieux et plus qu'un symbole. C'est un diagnostic. C'est la réalité. La réalité de tous les écrivains et, surtout, de ceux dont le génie traverse l'avenir, dans sa jeunesse inépuisable.

Par son intelligence et sa sensibilité, l'autorité de l'individu-écrivain sur l'individu-lecteur est sans équivalence. Il n'est de salut que par l'individu. Il n'est de vertu que solitaire. Il n'est d'exemple que d'un seul. Dans tous les arts — qui sont l'unique expression de la valeur vraie de l'homme, — le génie est seul, la gloire est seule. Edmond Haraucourt, un très haut poète et très mal connu, conclut un des plus beaux chants que je sache dans le florilège français : La Citadelle, par ces deux vers :

Et, lorsque tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton Dieu !

Haraucourt gravait ainsi, dans le marbre de l'immortalité, le but, la fin, la destination, la prédestination, la loi de toute littérature. C'est pourquoi la Poésie domine. La Poésie qui est, étymologiquement, l'œuvre suprême. C'est pourquoi les mémoires, les essais, les anas, les recueils de souvenirs, les biographies, la petite Histoire, les confidences, les journaux intimes — que défend et prône, avec tant de juste éloquence, le Claude Jamet du Journal très intime et de L'homme égaré (Plon, édit.) — sont, vraiment, la forme prosaïque essentielle. C'est pourquoi le roman où l'homme reconstitue le monde à sa fantaisie, le théâtre où il mobilise lui-même et ses semblables, la philosophie où il tente de s'évader de lui-même, de ses semblables et du monde, ne sont que des « moyens d'être », beaucoup plus précaires, beaucoup moins convainquants pour l'honnête homme épris de vérité littéraire, de cette vérité, aux artifices — inconscients — de la mémoire et — conscients — de l'écriture, qui ne peut exister que dans l'individu quotidien. De Montaigne à Paul Léautaud, de Saint-Simon à André Gide, de Jean-Jacques Rousseau à Jules Renard, c'est toujours Shéhérazade.

De cette vérité, un autre livre de la collection Arthème Fayard vient de m'apporter la preuve. Ce sont Les confidences de Youki, Youki Foujita, Youki Desnos. Il n'y a pas de roman plus riche que ces Confidences d'une femme à qui fut donné de vivre toute une époque, si proche, si lointaine et dont le mouvement extraordinaire s'est ralenti, depuis vingt ans, au point que ceux qui l'ont vécue ont peine à imaginer qu'elle fut autre chose qu'un rêve, ou un cauchemar, suivant les jours. Cette époque, de 1910 à 1930, ces vingt années que Paul Fort, Prince des Poètes, a fondées, m'apparaissent aujourd'hui (et je ne parle que de littérature ou d'art, les seules choses au monde qui aient une importance pour moi) comme la période correspondante du Romantisme de 1820 à 1840, du Symbolisme de 1880 à 1900. Tout, dans le domaine littéraire et artistique, vit encore et vivra longtemps, non seulement en France, mais à l'étranger, de ce qui fut ce temps-là. Temps prodigieux où la sagesse était d'être fou.

où s'élaborait, dans un désordre invraisemblable et suivant des lois inconnues, tout un monde d'idées, de rythmes et d'images, qui paraissait inépuisable et qui l'est en effet, sur les cinq cents mètres qui séparent la gare Montparnasse de la Closerie des Lilas. Sur cette ligne droite, quelques centaines d'hommes et de femmes, ivres d'eux-mêmes, ont construit un univers incohérent, agressif, contradictoire, véhément, instinctif et raisonné, qui, parti des années précédant une guerre, aboutit aux années précédant une autre guerre, sans avoir rien perdu de sa puissance vitale profonde. Ceux-là même qui furent ses contempteurs, — comme le très noble et très pur Camille Mauclair, conscience et cœur d'élite, — vivent toujours par lui, aussi bien que ceux qui furent ses inventeurs, comme le merveilleux André Salmon, à qui sans cesse il faut revenir pour tout dire de ce demi-siècle passé.

J'ai connu tous les protagonistes de cette tragi-comédie grandiose. Beaucoup furent mes amis et nombreux ceux que j'admirais. Il n'est pas un nom cité par Youki — elle en oublie beaucoup, bien sûr... — qui n'ait pour moi un visage vivant. J'étais un témoin, je regardais et j'écoutais. Tant de jours étonnants ! Tant de nuits fantastiques !... Youki, je n'oublierai jamais cette aube tiède de 1930, à la terrasse de la Coupole, où Robert m'offrit *The night of loveless nights*, dans la belle édition d'Anvers qu'il alla chercher dans sa chambre et qu'il avait reçue le soir même, de même qu'il l'offrit à nos compagnons de cette nuit-là, Louis de Gonzague-Frick, Antonin Artaud, René Crevel et Gui Rosey...

Du temps que nous chantions avec des voix vibrantes
Nous avons traversé ces pays singuliers..
La nuit déjà pâlit mais cette aube est pareille
A des papillons morts au pied des chandeliers..
Ah ! serrons-nous les mains, mon frère, embrassons-nous !

Déchirante et spirituelle Youki, juste et discrète et pudique et courageuse et fervente et sceptique et libre et violente Youki, mémorialiste d'une époque, d'un cœur, d'une âme et d'une vie exceptionnels.

Et voilà qu'un livre encore et si différent, me ramène à ce passé du Mont-Parnasse, à ces jours étonnés, à ces nuits étonnantes. Le livre d'un ami de Robert Desnos lui aussi, d'un poète, d'un témoin des temps admirables, d'un critique et d'un exégète. C'est, vraiment, un livre de cet hier et d'aujourd'hui. Tout y est. Le titre des éditions : Les Editions Inter Nationales. Le titre du livre : *L'Art baroque au Brésil*. Le nom de l'auteur : Géo-Charles. Tout Montparnasse, cette Internationale de l'Art, cette Pampa du Baroque, ce Pain-de-Sucre horizontal qu'ont escaladé, d'un pas nonchalant, tant de Brésiliens qui rêvaient à la Croix-du-Sud rue de la Gaité, et qui, aujourd'hui, à des milliers de kilomètres de la Coupole, rêvent de leur jeunesse, en murmurant des vers d'Apollinaire sur le sable brûlant de Copacabana :

Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent...

Le champion Géo-Charles, qui publia son premier recueil de poèmes en 1923, aux Editions du « Montparnasse », sous ce titre alors insolite : *Sports*. J'ai repris, aux rayons de la bibliothèque, le livre à couverture marron ornée d'un bois gravé de Gallien. J'ai retrouvé sa typographie si particulière à ces temps ingénus, ses majuscules foisonnantes et,

L'œil zébré de coups de crayon,
Le poète, bon astronome,

qui nous fait cette confiance hépatique :

Evidemment il faudrait suivre un bon régime,
Mais peut-on quitter Montparnasse ?...

Géo-Charles, poète, esthéticien, folkloriste, critique d'art, essayiste et vice-président des Ecrivains Sportifs. Les titres de ses œuvres nombreuses disent tout cela. Ses poèmes : *Jeux Olympiques* (Gallimard, éditeur), VIII^e Olympiade (L'Equerre, édit.) Anthologie de la poésie hongroise contemporaine (Henneuse L.E.R., édit.), Le Calvaire d'Odern (Henneuse L.E.R.), Le Veilleur de Nuages (Edit. « Montparnasse »), Poèmes du Brésil (Monteiro, « La Presse à bras », édit.). Ses essais : Blaise Cendrars (Henneuse), Frans Masereel (Vorms, édit.), Folklore de l'île de la Réunion (M. Fourcade, édit.), L'Art baroque en Amérique Latine (Plon, édit.), L'Inspiration sportive dans l'art (Larousse, édit.), etc... Poète moderne, Géo-Charles a donné aussi, à

la radio, des œuvres dont la diversité correspond à celle de l'imprimé : *Six-Jours*, *Boxeurs*, *Fernambouc*, *La Fée des Antilles*, *L'Inspiration sportive dans les Littératures*, des adaptations de Schiller, d'Edgar Poe, de Paul-Louis Courier, entre autres.

Or son dernier livre, sur *L'Art baroque au Brésil*, peut être considéré comme un chef-d'œuvre. Non seulement un chef-d'œuvre de la documentation raisonnée et complète, mais aussi de la critique, du style, de la poésie, de l'histoire. Chef-d'œuvre copieux bien que sobre, probe et consciencieux, émouvant et noble, riche et fervent. Géo-Charles parle de cet art baroque avec un charme extrême, avec une originalité de ton qui m'enchantait par l'extraordinaire débauche de couleurs que suscite le sujet. Tout le livre, analyse délicate et synthèse énorme d'une forme d'art « énorme et délicat », est écrit avec une jeunesse, une fraîcheur, une alacrité, une science élégante et cocasse du rythme et de l'image où le poète accompagne l'érudit. Lisez les dernières lignes de la dernière page :

« Les autres (temples) se dressent au sein des grandes cités, avec leurs saints bariolés, leurs Maries bleues, leurs Jésus rouges, leurs crucifiés déments et somnambules, leurs seigneurs morts, livides, les yeux clos, reposant dans les reliquaires de pierre et d'or... A nouveau, comme un cocotier ébouriffé d'encre, le démon de la description va éiever la tête, en haut de son col démesuré, par-dessus ma page... Je m'arrête, abandonnant cet amour baroque dont l'art constitue, avec celui de la céramique, de la sculpture et des parures indiennes, le plus fabuleux héritage du Brésil. »

Tout est dit en quelques lignes et chaque page est de cette encre multicolore. Quatre-vingts illustrations enrichissent encore ce livre harmonieux et passionnant, des photographies qui font rêver par leur beauté, par leur diversité qui semble inépuisable. Poète fou de peinture. Géo-Charles a eu raison de dédier son livre à son compagnon de vagabondages brésiliens, à Vincent Monteiro, le peintre, le poète de « la Presse à Bras », l'homme le mieux fait pour le comprendre et l'estimer. A travers Monteiro, — chaque page du livre le dit nommément, — c'est à tous ses amis, les peintres, les poètes, les érudits brésiliens, que Géo-Charles dédie ce guide étonnant de l'art baroque au Brésil.

Un guide, vraiment. Et le plus sûr, le plus exact, le plus fidèle, le plus complet. Tous les trésors, inestimables, de Pernambuco, de Recife, d'Olinda, d'Igarassu, de Guararapes, de Goyana, de Pau d'Alho, de Bahia, de Rio de Janeiro, de Minas Gerais, d'Ouro Preto, de Congonhas do Campo, de Mariana, de Sao Joao dal Rei, de Tiradentes, de Sabara, de Caethé, de Diamantina, d'Inhaï, de Santos, de Sao Paulo, sont là, répertoriés, classés, décrits, précisés, avec la plus minutieuse attention d'historien de l'Art. Des centaines de cathédrales, d'églises, de couvents, de sacristies, de cloîtres, de chapelles, de catacombes, des milliers de statues, de tableaux, de décorations de toutes sortes...

Innombrable richesse du Brésil. Le Brésil, cette orgie de santé, de force, de vitalité, de grandeur, de noblesse, de douceur, de fureur spontanées, cet immense avenir si profondément élevé sur tant de traditions millénaires, cet univers dans l'univers, cette terre toujours inconnue et, chaque fois que redécouverte, chaque fois mieux aimée. Le Brésil, cette petite erreur de calcul à la surface de la mer, dont Blaise Cendrars a rédigé, un jour, le faire-part de naissance en termes inoubliables :

Le Portugais Pedro Alvarez Cabral s'était embarqué à Lisbonne

En l'année 1500

Pour se rendre dans les Indes Orientales

Des vents contraires le portèrent vers l'Ouest et le Brésil fut découvert

Rien de plus simple, vous le voyez. Rien de plus banal. Il suffit, pour tout dire, d'un poème de cinq lignes, en forme de « petite annonce légale ». Mais il suffit aussi de ces cinq lignes, tracées à la machine à écrire par la main géniale de Cendrars, de celui qui a fait du Brésil, comme Géo-Charles, sa seconde patrie, pour que nous rêvions, vous et moi, de ces merveilles de légendes, de ces trésors féériques, de ces splendeurs sans nombre, où le tragique le plus torturé se confond, ad majorem Dei gloriam, avec le comique involontaire, effarant et sauvage, ces rêves et ces cauchemars religieux dont l'admirable livre de Géo-Charles nous raconte l'histoire et nous dit la grandeur.

ÉDITIONS VIVRE D'ABORD

Adresser les commandes avec mandat-lettre, cheque bancaire (au nom de M. K. de Mongeot) ou cheque postal (VIVRE 896-09, Paris) à VIVRE D'ABORD!, château d'Aigremont (S.-et-O.), Bruxelles C.C.P. Editions de VIVRE 350-709. — Aucun envoi contre remboursement. Strictement interdites aux mineurs.

COLLECTIONS D'ALBUMS

« A la gloire du corps humain »



LA NUDITE BELLE ET VRAIE

Magnifiques et uniques albums de nus intéressants luxueusement édités en héliogravure. Grand format : 31×22. Tirage limité et numéroté.

Tome I et II (épuisés).

Tome III. - Texte de K. de Mongeot : « Sensualité » (épuisé en édition ordinaire). Reste quelques exemplaires de luxe à 3.150 francs port compris. Etranger : 3.800 francs.

Tome IV contenant une étude par K. de Mongeot : Nudité, Erotisme et Chasteté.

Tome V. Ce tome est consacré à LA DEMI-NUDITE EROTIQUE et à LA NUDITE INTEGRALE CHASTE. Démontre que la nudité belle et vraie va avec la moralité véritable.

Edition ordinaire numérotée de 501 à 3.000. Prix : France : 2.150 francs ; Etranger : 2.540 fr. port compris.

Edition de luxe sur feuilles libres imprimées au recto seulement, numérotée de 1 à 500. Prix : France : 3.150 francs ; Etranger : 3.800 francs.

FOLLES PENSEES D'UN FOL

par Kienné de Mongeot
Préface de Jean de La Hire

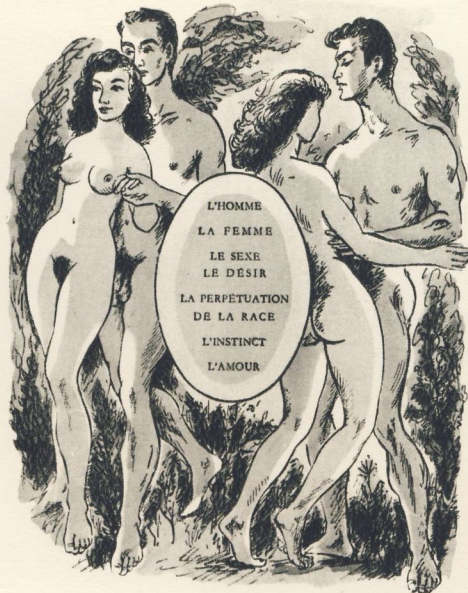
L'artiste de grand talent, René GARCIA, a fait en sorte de synthétiser d'une manière réaliste et plaisante les audacieuses et originales pensées de l'auteur.

Cet ouvrage de format in-16 Jésus (14×19) contient sept chapitres précédés, chacun, d'un hors texte en couleurs et en pleine page. Chaque chapitre est commencé par un bandeau et terminé par un cul-de-lampe.

Un hors texte supplémentaire donne la reproduction d'un buste de l'auteur sculpté par le célèbre artiste Auguste Maillard.

Prix de l'édition ordinaire imprimée sur **Offset blanc supérieur Phénia** et numérotée de 1 à 1.800 : 1.315 francs port compris.

Edition de luxe épuisée.



CONNAISSANCE DE LA VIE SEXUELLE, par le docteur Vachet. Tout ce que vous devez connaître de la sexualité. Prix : franco recommandé 495 francs.

EROS DICTATEUR, par Marcel Hervieu. Résultats de l'enquête européenne sur le comportement sexuel de l'homme et de la femme. Prix : franco recommandé 495 francs.

L'ABBE CHEZ LES NUDISTES

Editions de grand luxe. Prospectus illustré sur demande.



Modèle réduit d'un cul-de-lampe

L'achat de ce magnifique ouvrage donne droit à un abonnement gratuit à la revue.

L'ABBE CHEZ LES FOUS, par K. de Mongeot. Amusant et philosophique, tout à la fois. Satire des mœurs contemporaines. La suite captivante de **L'Abbé chez les nudistes**. Prix franco recommandé : 605 francs.

MA TANTE CHEZ LES NUDISTES, par Kienné de Mongeot.

Une désopilante aventure pleine de verve et d'esprit. Illustrations nombreuses et couverture en quatre couleurs de l'humoristique caricaturiste Julhès.

Prix franco recommandé : 545 francs.

